DISCOURS DE M. TAINE

H.A. Taine

PQ 2338
L76 T33
1880
STORAGE-ITEM
LPC
LPA-D46C
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 15 JANVIER 1880.

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. TAINE

RÉPONSE

DE

M. J.-B. DUMAS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

PQ 2338
L76 T33
1880

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/discoursdemtaine00tain

Evanhangenhove

56.

DISCOURS

DE

M. TAINE

DISCOURS

DE

M. TAINE

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le jour de sa réception, 15 janvier 1880

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1880

DISCOURS

DE

M. TAINE

Messieurs,

Vous m'avez donné à retracer la vie d'un homme qui a fait beaucoup de portraits historiques ; je n'ai qu'à suivre son exemple. Il aimait les détails précis, les textes authentiques, l'histoire vraie, et il avait raison : aujourd'hui la simple vérité suffira pour le louer.

I

M. Louis de Loménie était issu d'une famille noble et peu riche, établie depuis plusieurs siècles à Faye, près de Limoges. Selon l'ancien usage, les aînés restaient au logis et, de père en fils, se transmettaient le petit domaine; les cadets allaient au loin chercher fortune. Au commencement du

XVIIe siècle, l'un de ceux-ci, François de Loménie, fut évêque de Marseille, et son neveu, qu'il avait emmené avec lui, fit souche en Provence. Cinquante ans plus tôt, à Paris, un autre, Martial, tué dans la Saint-Barthélemy, avait fondé la maison des Loménie de Brienne. De cette branche naquirent le cardinal de Loménie, premier ministre sous Louis XVI, et son frère, le comte de Brienne, ministre de la guerre, bienfaiteur de sa province, dont trente villages vinrent demander la grâce à la Convention. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, avait cherché des fils adoptifs dans sa famille de Provence et dans sa famille du Limousin ; la première offrait trois jeunes gens presque élevés, militaires ou marins; ils furent choisis, et il leur en coûta cher, car ils furent guillotinés tous les trois, le même jour que Madame Élisabeth. — Dans la modeste maison du Limousin , on se racontait ces tragédies et aussi ces grandeurs; on se souvenait volontiers d'avoir « cousiné » avec une famille historique. Ce souvenir dura dans M. de Loménie, non pas étalé ou même visible, mais enfoui, intime, et d'autant plus efficace. Il y a là un trait de caractère, et je ne crains pas de le marquer. Dans une âme vulgaire, un pareil sentiment n'eût fait que multiplier les prétentions et enfler la vanité ; chez M. de Loménie, il a trempé la volonté et affiné la conscience. Un cœur noble se dit que noblesse oblige; par suite il s'interdit beaucoup de complaisances qu'un autre se croirait permises, et il

se commande beaucoup d'efforts dont un autre se croirait dispensé.

Entre la qualité et la condition de la famille, le contraste était grand. Rien de moins seigneurial que la vie d'un gentilhomme campagnard au commencement de notre siècle, surtout dans les provinces reculées, et le Limousin était alors une des provinces les plus arriérées de la France. M. de Loménie nous a décrit en témoin oculaire (1) ces bourgades qui n'étaient guère que de grands villages : des rues tortueuses, étroites, pavées de petits cailloux pointus, entrecoupées de cloaques ; sur la voie publique, des enfants déguenillés, pieds nus dans la boue argileuse, des porcs indisciplinés qui cherchent leur pâture ; toute la malpropreté et toute la monotonie des habitudes rurales ; nulle réunion sauf le jour du marché ; ce jour-là, les paysans étalant avec orgueil leurs deux objets de luxe, une paire de souliers et un vaste parapluie de cotonnade bleue ; sur la place, quatre ou cinq oisifs qui vaguent d'un pas lent, des avocats en sabots et en casquette, un vieux journal à la main ; de loin en loin, pour toute diversion, un passage de troupes, apparition grandiose qui appelle sur le pas des portes les hommes en grands chapeaux et les femmes en bonnets plats. — Quelques-uns de ces bourgs, anciens chefs-lieux de bailliage, avaient été de petites capitales rustiques, et conservaient

(1) *Galerie des contemporains*, t. VIII, biographie de Dupuytren.

une aristocratie locale. A Saint-Yrieix, où naquit M. de Loménie, au bout de la longue rue presque unique, les vieilles familles s'étaient groupées sur une éminence, autour d'un quinconce d'arbres : selon un mot significatif, ils étaient les gens *du haut*. Mais leurs maisons, pour être plus antiques, n'étaient guère plus ornées ni plus commodes. — Nous avons tous connu, dans notre enfance, des intérieurs semblables; il y a soixante ans, dans la petite noblesse, comme dans la bourgeoisie moyenne, les besoins étaient bornés et la vie sobre. On ne s'inquiétait ni d'élégance ni de confortable; on était dur aux intempéries, on n'avait point de curiosités; on ne songeait pas à voyager; le corps, moins délicat, ne redoutait pas le malaise; l'esprit, moins exigeant, n'éprouvait pas l'ennui. Une famille entière vivait avec cent louis par an, quelquefois avec cinquante. On se contentait d'une servante unique, payée trois francs par mois, en sabots, qui ne parlait que patois, mais qui épousait les intérêts de ses maîtres et restait sous leur toit jusqu'à sa mort. Il y avait un salon, dont les fauteuils avaient été rajeunis au moyen d'une vieille robe de noces; mais il ne s'ouvrait qu'aux jours d'apparat, et la pièce la plus habitée était la cuisine. C'est là que l'on mangeait, qu'on se tenait à l'ordinaire, et que tous les soirs, sans s'apercevoir de la fumée, la dame, avec sa servante, fabriquait ou entretenait tout le linge de la maison, à la lumière d'une seule chandelle que faisait vaciller le

vent de la porte. — Si simple que fût cette vie, le père de M. de Loménie la trouvait encore trop apprêtée et trop mondaine : il avait gardé les instincts militaires et ruraux de sa race. « La noblesse « campagnarde d'autrefois, dit le marquis de Mira- « beau, dormait sur de vieux fauteuils ou grabats, « montait à cheval, allait à la chasse de grand « matin, se rassemblait à la Saint-Hubert et ne se « quittait qu'après l'octave de la Saint-Martin.... « Elle menait une vie gaie et dure, volontaire- « ment, coûtait peu de chose à l'État et lui produi- « sait plus par sa résidence et son fumier que nous « ne lui valons aujourd'hui par notre goût, nos re- « cherches et nos vapeurs. » Tel était le vieux gentilhomme, énergique, indépendant, porté par toutes les habitudes de son corps et de son cœur vers les exercices, les rudesses et la liberté des camps et des champs. Volontaire en 1792, il avait été soldat pendant dix ans, puis, quittant le service, pendant douze autres années, il avait lui-même exploité sa métairie. A présent, transplanté dans la ville par son mariage, il y était désœuvré, il s'y trouvait à l'étroit et captif, il devenait taciturne et sombre, et ne reprenait un peu de gaieté qu'à cheval, avec son fils, en pleine campagne et au grand air.

II

Un monde comme celui-ci, étroit et rustique, ne convenait guère à un jeune homme de goûts délicats; mais, pour en sortir, il fallait faire acte de volonté. Ce sont de pareils actes, répétés et soutenus dès la première adolescence, qui décident des talents et des destinées. — Un oncle de M. de Loménie, officier dans la garde royale, obtint pour lui une demi-bourse au collège d'Avignon. C'était bien loin : la diligence mettait alors quatre jours et quatre nuits à faire le voyage. Le déchirement est grand, lorsque, pour la première fois, on quitte la maison maternelle ; il n'y en a peut-être point de plus pénible, et, pour cet enfant, il était pire que pour un autre, car il savait qu'il ne reviendrait pas avant quatre ans. La cinquième année, après les vacances, le matin du départ, sa douleur fut si vive, que sa mère, toute ferme qu'elle fût, se troubla et voulut le garder. Mais son application et ses succès lui avaient valu, au lieu d'une demi-bourse, une bourse entière, et il était déjà homme, c'est-à-dire décidé à se suffire et capable de se maîtriser. « Non, mère, dit-il, donnez-moi mes habits, il faut que je m'en aille. » — Les études faites et les grades obtenus, il restait à trouver une carrière. Nous disons alors aux jeunes gens que le monde est tout grand ouvert devant eux ; la vérité est qu'ils

doivent se l'ouvrir, de leurs propres mains, avec efforts. C'est le moment critique : on est tenu de choisir une voie et pour toute la vie; mais comment choisir entre tant de voies, quand on n'en a essayé aucune? Ordinairement l'on prend au hasard ou l'on se laisse pousser. Seule la vocation vraie est un guide sûr; encore a-t-elle besoin de temps pour se connaître et de tâtonnements pour se diriger. — M. de Loménie passa quatre ou cinq années, d'abord chez son père, puis à Orléans chez son oncle, puis à Paris où il fit son droit. On aurait voulu qu'il revînt avocat pour exercer dans sa petite ville; mais il avait connu par expérience les mœurs insipides ou tracassières de la province, et cette routine, demi-contentieuse, demi-végétative, lui faisait horreur. Avant tout, il aimait l'indépendance et l'étude, et, dans sa chambre garnie de la rue Saint-Jacques, il jouissait pleinement de ces deux biens. « Paris, écrivait-il (1), est un séjour « délicieux pour toute âme qui pense, pour toute « âme qui comprend que boire, manger et dormir « ne sont pas le seul but pour lequel la Providence « nous a placés sur la terre... Son grand charme « est dans cette facilité d'isolement, dans ce calme, « ce recueillement qu'on peut y trouver au milieu « du tumulte... Une visite tous les quinze jours est « plus que suffisante pour entretenir les relations... « Il m'arrive quelquefois de rester toute la journée

(1) Lettres du 9 janvier et du 8 mai 1835.

« sans adresser la parole à un être humain, sauf « quelque bonjour ou bonsoir échangé en passant « avec un camarade aussi affairé que moi. » — Il faisait de vastes lectures, il achevait d'apprendre l'anglais et l'allemand, il traduisait l'*Histoire du droit de succession* de Gans, il insérait dans un journal son premier article sur Goëthe, il apercevait l'envers et le dessous de la vie littéraire, il découvrait combien il est difficile d'être à la fois homme de lettres et indépendant. A aucun prix, il ne voulait écrire par ordre et dans un sens donné : les complaisances répugnaient à sa fierté. A aucun prix, il ne voulait se mettre en scène et attrouper la foule autour de son nom ; l'éclat bruyant répugnait à sa réserve. Ayant entrepris la *Galerie des contemporains illustres*, il décida que l'œuvre serait toute à lui et qu'elle serait anonyme. La première livraison parut en 1840 ; il était son propre éditeur, et, avec une exagération un peu ironique, il signait : *un homme de rien.*

L'entreprise était périlleuse : à vingt-quatre ans, inconnu, sans amis, sans fortune, avec quelques centaines de francs pour avances, composer et publier à ses frais dix volumes, cent huit biographies, décrire clairement et juger pertinemment des œuvres et des actions de toute espèce, vies de militaires, de diplomates et de ministres, de sculpteurs, de peintres et de musiciens, de chimistes, de physiciens et de naturalistes, de poètes et de philosophes, d'utopistes et de conquérants, en France,

en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Grèce et jusqu'en Orient, exposer l'état des affaires, de l'art et de la science, en chaque pays et à chaque époque, afin d'expliquer les actes du politique, les créations de l'artiste et les découvertes du savant : pour s'imposer et porter ce fardeau, il fallait, avec la témérité qui ne messied pas à la jeunesse, une énergie et une persévérance dont peu de jeunes gens et même d'hommes faits sont capables. « On n'a pas « idée d'une vie comme la mienne, écrivait M. de « Loménie à sa mère (1). Votre fils ne quitte pas « son éternelle robe de chambre et ses éternelles « pantoufles. Imaginez un homme qui passe sa « journée à lire plusieurs livres pour en composer « d'autres, et qui fait ce métier, assis sur son fau- « teuil, la poitrine penchée sur son bureau, depuis « le premier janvier jusqu'au 31 décembre. Voilà « ma vie : je ne quitte pas mon cabinet une fois en « quinze jours. Heureusement j'ai un petit jardin, « grand comme la main, dans lequel je me pro- « mène ; sans cela, je me dessécherais ainsi qu'une « momie... Je n'entre plus dans un salon sans être « assailli de reproches : que devenez-vous? que « faites-vous donc? on ne vous voit plus. — Et je « ne puis faire croire aux gens du monde que ma « vie se passe ainsi tout entière, de mon lit à mon « bureau, et de mon bureau à mon lit. »

(1) Lettres du 1er octobre 1842 et du 9 juillet 1844.

Il n'avait pas trop de tout ce temps pour écrire comme il l'entendait. « Vous connaissez, disait-il (1), « ma manière de travailler, vous m'avez vu passer « des jours entiers sur une page dont je n'étais pas « content. Eh bien, je suis toujours le même, et, « tandis que je m'évertue à chercher le mieux, « le temps s'écoule, la nécessité presse, et il faut « toujours que je finisse par publier des choses « dont je ne suis pas satisfait... Vous le dites bien : « à quoi me sert-il de travailler comme un merce- « naire pour joindre péniblement les deux bouts à « la fin de l'année? En ce temps-ci on ne peut « guère vivre de sa plume qu'à condition de pro- « duire beaucoup, vite et facilement... Je le sais : « il faudrait écrire à l'heure, à la toise, sans s'in- « quiéter de servir au public la vérité ou le men- « songe, comme je vois faire à tant d'autres qui « tiennent plus à l'argent de la foule qu'à l'estime « des honnêtes gens. Quant à moi, je ne puis agir « ainsi; c'est en vain que la nécessité me talonne « et que je pense aux mille besoins que je voudrais « satisfaire pour vous encore plus que pour moi. « Ma plume se refuse absolument à marcher plus « vite, ma conscience me force à raturer sans « cesse, et mon esprit s'épuise à la recherche d'un « mieux qu'il n'atteint jamais. »

Une autre difficulté était l'embarras d'écrire sur des personnages vivants, tous considérables, tous

(1) Lettres du 9 juillet 1844 et du 15 août 1845.

accoutumés aux hommages, chacun d'eux entouré de son parti, de sa coterie, de ses amis encore plus exigeants et plus intolérants que lui. — Aujourd'hui, dans la démocratie, le talent nuit parfois au caractère comme jadis le rang dans la monarchie, et l'état de grand homme est aussi difficile à tenir que celui de grand seigneur. Bien souvent, en devenant très célèbre, un homme devient presque incapable d'écouter la vérité. Il s'est enfermé dans sa gloire, comme une idole dans son sanctuaire; autour de lui, son petit groupe intime, ses adorateurs quotidiens donnent le ton aux visiteurs; on ne l'aborde plus que le front baissé, avec des phrases convenues; toute parole sincère lui semble une inconvenance, et, si par hasard il daigne la bien prendre, ses admirateurs, troublés dans leur culte, ne manqueront pas de s'en offenser. — Comment faire pour ne pas offenser tant de gens susceptibles? Comment faire pour marcher droit à travers tant d'amours-propres ombrageux, de passions irritables et d'intérêts froissés? — Sur ces charbons ardents M. de Loménie marcha avec autant de sécurité que sur des cendres éteintes. Au plus fort des haines sociales et des combats politiques, il écrivit sur M. de Chateaubriand et sur M. de la Fayette, sur M. de Lamennais et sur le Père Lacordaire, sur MM. Garnier-Pagès et Carrel, sur MM. Molé, Thiers et Guizot, comme sur lord Palmerston et sir Robert Peel, avec une liberté complète, sans aucun souci de choquer ni de plaire, mais avec cette me-

sure, cette décence de ton, cette urbanité qui sont les compagnes naturelles de l'étude attentive, du bon sens et de la bonne foi. — Cependant il résistait aux sollicitations des partis, il refusait de s'enrôler sous un drapeau, il ne se laissait lier par aucune attache, il se confinait obstinément dans son travail, dans sa solitude et dans sa pauvreté. « Il « ne tiendrait qu'à moi, disait-il (1), d'être plus « riche, je n'aurais qu'à faire de ma plume métier « et marchandise, elle est maintenant assez goûtée « du public... mais le métier de saltimbanque n'est « pas mon métier. Mes goûts sont simples, et je ne « sens les inconvénients de la pauvreté que lors- « qu'il faut me priver du plaisir de donner, qui est « pour moi le plus grand de tous. » — Afin de mieux garder son franc parler, il avait pris le parti, non seulement de ne rien demander, mais encore de n'accepter rien. En 1846, écrivant la biographie de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, il n'avait pas ménagé les critiques; les piqûres de tout genre, politiques et littéraires, y abondaient. M. de Salvandy, en galant homme et en homme de cœur, voulut bien ne pas les sentir; au contraire, il vit dans M. de Loménie un talent et un caractère, et, l'année suivante, il lui fit demander ce qu'il désirait, ajoutant que « l'Université était prête à le recevoir les bras ouverts. » « Je répondis, raconte M. de Loménie, que je ne

(1) Lettre du 18 septembre 1847.

« voulais rien, mais que, puisque le ministre était « si obligeant pour moi, je le priais de donner de « l'avancement à un de mes anciens professeurs « qui a vingt ans de services. Là-dessus, il m'a « écrit une lettre des plus gracieuses pour me dire « qu'il espérait que je lui fournirais une occasion « de m'être agréable personnellement. » — Entre un ministre et un écrivain, une pareille correspondance est rare, surtout lorsque, comme celle-ci, par la volonté de l'écrivain, elle n'aboutit pas. « Je « présume bien, disait encore M. de Loménie à sa « mère, que vous allez me blâmer; mais que vou- « lez-vous? Le peu de talent que j'ai tient à ma par- « faite indépendance, et, le jour où je ne pourrais « plus dire poliment la vérité à tout le monde, je « perdrais la moitié de ma valeur. »

Dans cette longue galerie, tous les portraits ne sont point de mérite égal. Plusieurs, notamment ceux des militaires et des savants, ne sont que des réductions, et M. de Loménie lui-même en avertit ses lecteurs; pour les sujets spéciaux, il allait puiser dans les auteurs spéciaux: il abrégeait, arrangeait, adaptait à l'intelligence et à l'attention du lecteur les monographies techniques. — D'autres portraits, ceux des peintres, sculpteurs et musiciens, sont plutôt des esquisses; l'auteur ne prétend point être critique d'art; il est allé à l'Opéra et au Conservatoire, aux Expositions et au Musée, il se souvient de ses impressions, il parle d'art en homme du monde; c'est peut-être la meilleure fa-

çon d'en parler aux gens du monde. — Au contraire, dans les vies de lettrés et surtout dans les vies de politiques, son opinion est à la fois personnelle et mûrie. On peut citer en exemple son portrait de la Fayette; nous n'en avons pas de meilleur et il n'y en avait pas de plus difficile à faire, car le personnage était devenu légendaire; nulle part on ne l'a jugé avec moins de préventions et avec plus de droiture, avec une si exacte appréciation des circonstances, avec une impartialité si soutenue, avec un discernement si sûr; aujourd'hui encore, l'article serait lu avec profit et par tout le monde. Quantité de grands morceaux, entre autres l'étude sur Fourier et Saint-Simon, sont aussi solides; on s'instruit toujours avec un auteur qui a pris la peine de réfléchir et de s'informer. — D'ailleurs avec cequi-ci l'on s'instruit agréablement. A travers les discussions et les exposés d'affaires, court une veine d'ironie mesurée et parfois gaie. Il a de la verve, la verve de la jeunesse; la plupart de ses débuts sont heureux; dès la première page, au moyen d'une anecdote, il met son personnage en scène. Souvent il l'a vu, et le décrit tel qu'il l'a vu, dans son intérieur, avec son costume, son geste, sa physionomie. Pour les amateurs d'histoire vraie, ces sortes de croquis ont un grand prix; car ils saisissent au vol une minute fugitive d'une vie illustre, ce qui permet à l'imagination de reconstituer le reste. Avec M. de Loménie, on a le plaisir de visiter George Sand chez elle au fond de la Chaussée

d'Antin, et Augustin Thierry chez lui dans sa retraite de Montmorency, d'observer la démarche de M. de Chateaubriand dans la rue et l'attitude de M. Thiers à la tribune, de suivre un de ces monologues « sans point ni virgule » par lesquels M. de Humboldt, « avec un sang-froid imperturbable, la tête penchée, les yeux en terre », prenait à lui seul la conversation pendant deux heures d'horloge et déversait le trop-plein de son puits sans fond. — Grâce à ces mérites divers, « l'homme de rien » devenait un écrivain considéré; l'ouvrage, avant d'être achevé, se réimprimait à plusieurs reprises, et le public répétait tout haut le nom qu'on essayait en vain de lui cacher.

III

En même temps que sa réputation, il achevait de fonder ses opinions et ses sentiments. — Deux éducations successives s'appliquent sur l'homme, l'une qu'il reçoit de sa famille quand son esprit n'est pas encore ouvert, l'autre qu'il reçoit de la compagnie qu'il fréquente à l'âge où son esprit s'ouvre : la seconde est presque aussi puissante que la première. A vingt-quatre ans, le salon où l'on va tous les huit jours est la dernière et suprême école : on y forme son idée des hommes et de la vie, et on la forme d'après les exemples qu'on y trouve encore plus que d'après les discours qu'on y entend. — Recommandé

par son œuvre et présenté par M. de Chateaubriand, M. de Loménie avait été accueilli de très bonne heure à l'Abbaye-au-Bois, et il en devint bientôt l'un des hôtes les plus intimes. Jusque-là, il avait vécu presque seul; les camaraderies ordinaires lui déplaisaient; il y trouvait de la rudesse et même du cynisme. D'ailleurs, à la société des hommes, il préférait celle des femmes; leurs impressions lui semblaient plus fines et plus neuves que les nôtres; il se serait senti moins à l'aise dans un cercle que dans un salon. — Celui-ci était singulier, et, en vérité, d'espèce unique; on allait le chercher dans un quartier peu élégant, fort loin du centre, et, ce qui est plus étrange, dans un couvent. Pendant six ou sept années, les visiteurs avaient dû monter au troisième étage, par un escalier raide, pour s'asseoir à l'étroit dans un appartement petit, carrelé, mal distribué. A présent, transporté au premier étage, le logis, plus commode et plus large, n'était guère plus somptueux. Un portrait de Mme de Staël par Gérard, un portrait de Chateaubriand par Girodet, le tableau de *Corinne au cap Misène,* une harpe, un piano en faisaient les principaux ornements. — Aucun attrait vif, irritant ou sensible; on n'y donnait point à dîner, on n'y conspirait point, on n'y fondait point une littérature nouvelle; ce n'était pas un rendez-vous pour des politiques de la même opinion, ni pour des lettrés de la même école. La maîtresse de la maison avait soixante ans passés; depuis quinze ans ses cheveux avaient blanchi; elle devenait aveugle.

Mais, jusqu'à cinquante ans, elle avait été la plus belle personne du siècle; sa grâce était encore la même, et sa pureté n'avait jamais été ternie par l'ombre d'un soupçon. Il y avait des douceurs pénétrantes dans sa bonté toujours prête, et la finesse de son tact n'avait d'égale que la fermeté de ses sentiments. Sous tous les régimes, elle avait servi les vaincus; sous aucun régime, elle n'avait flatté les vainqueurs. Elle avait été fidèle à ses amis jusqu'à se faire exiler par le premier Napoléon; plus tard, quand le prince qui devint Napoléon III fut prisonnier d'État, elle lui rendait visite à la Conciergerie. Maintenant, elle dépensait les dernières années de sa vie à consoler ou distraire M. de Chateaubriand attristé, malade et vieilli. De la plus haute opulence, elle était tombée dans la médiocrité étroite sans cesser de sourire, et, pour retenir ou attirer autour d'elle l'élite de la société polie, ce sourire suffisait; quand on l'avait vu une fois, on voulait le revoir toujours. L'humanité n'est pas aussi égoïste ni aussi grossière qu'on le suppose; un instinct secret la porte vers les figures idéales; quand elle croit en apercevoir une, elle tombe à genoux. Le politique est alors tout surpris d'oublier son ambition, l'homme de lettres son amour-propre, l'homme d'affaires ses intérêts; l'abnégation ne lui coûte plus, il sent tressaillir en lui un poète et un chevalier, il est heureux de se dévouer, il a les sentiments de Dante et de Pétrarque. — Autour de Mme Récamier, ces sentiments étaient ordinaires;

M. de Loménie en a cité un exemple qui est touchant. Il y avait au ministère des finances un vieux chef de bureau, silencieux, brusque et parfois même un peu bourru; parent de Mme Récamier, introduit dans le salon dès sa première jeunesse, il avait pour elle une sorte de culte; afin de la quitter le moins possible, il s'était logé juste en face, rue de Sèvres; quand il ne la voyait pas, il voyait du moins ses fenêtres. Pendant trente ans, le grand intérêt de sa vie fut de venir savoir chaque matin si elle était gaie ou triste, de faire des courses pour elle dans la journée, et de dîner à sa table le soir. Elle perdait la vue, et n'avait pas de lectrice; il s'offrit, fut accepté. Les premières séances furent pénibles; son accent était à la fois empâté et saccadé; il lisait avec une telle volubilité qu'on le suivait très difficilement. Cependant, pour ne pas lui faire de peine, Mme Récamier faisait mine de le comprendre, et persistait à l'écouter. Au bout de quelques semaines, on découvrit avec étonnement que son débit s'était ralenti, que ses vices de prononciation avaient disparu, qu'il lisait mieux, puis, qu'il lisait bien. Sans que personne l'eût averti, éclairé par son cœur encore plus que par son esprit, il avait reconnu son insuffisance; le vieillard de soixante-dix ans s'était remis à l'école; tous les jours, de grand matin, il allait en secret chez un professeur de lecture, puis, au retour, il s'exerçait chez lui pendant plusieurs heures; c'est ainsi qu'à force de travail il avait vaincu la plus tenace des

habitudes, un défaut physique et contracté par la pratique de toute une vie. — D'autres attachements, celui de M. Ballanche, celui de M. Ampère, étaient aussi profonds. Dans un pareil monde, le désintéressement, la délicatesse, la discrétion étaient de règle, et le ton des entretiens correspondait à l'élévation des sentiments. On y dédaignait l'argent, on n'y encensait pas la force, on ne s'y courbait point devant le succès; le talent lui-même n'avait que la seconde place; on réservait la première à la noblesse du cœur, à l'intégrité du caractère, à la rectitude de la conduite. Peu importait la fortune, le rang, la célébrité, la puissance; quel que fût le personnage, on ne prisait en lui que la culture supérieure de l'intelligence et de l'âme. — M. de Loménie trouvait là des goûts semblables aux siens, et s'y confirma dans ses préférences. Son talent, encore un peu flottant, se fixa; son jugement se mûrit; son style, déjà sérieux et réfléchi, atteignit, par l'observation soutenue des plus exactes bienséances, la gravité, la dignité, l'ampleur, et, du biographe vif et libre, on vit se dégager le critique, le moraliste, l'historien que nous connaissons.

IV

Ordinairement nous mettons des titres abstraits à nos livres d'histoire : histoire de la littérature ou de l'art, histoire de la diplomatie, du droit public

de la philosophie, histoire de la France au XVIIIe siècle. — Ce sont là des abstractions, et il ne faut pas qu'elles nous cachent les choses. Qu'y a-t-il en France au XVIIIe siècle? Vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants, vingt millions de vies, vingt millions de fils qui s'entre-croisent et font une trame. Cette trame immense aux innombrables nœuds, nulle mémoire, nulle imagination n'est capable de se la représenter distinctement tout entière. D'ailleurs nous n'en avons plus que des débris, quelques lambeaux décolorés, quelques fragments épars. Et pourtant elle est le véritable objet de l'histoire; l'historien ne travaille que pour la recomposer; s'il renoue les morceaux des fils apparents, c'est pour y rattacher les myriades de fils disparus. Dans son esprit comme dans la nature, la première place appartient aux multitudes inconnues. Tant de créatures humaines qui ont vécu, qui ont peiné, qui sont mortes et n'ont laissé de trace après elles qu'un nom inscrit sur le registre d'une paroisse, qui étaient-elles? Comment ramener un rayon de lumière sur cette foule que l'ombre a recouverte et qui semble être descendue pour toujours dans les profondeurs de l'oubli? — Par bonheur, autrefois comme aujourd'hui, dans la société il y avait des groupes, et, dans chaque groupe, des hommes semblables entre eux, nés dans la même condition, formés par la même éducation, conduits par les mêmes intérêts, ayant les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes mœurs, la même culture et

le même fond. Dès que l'on en voit un, on voit tous les autres : en toute science, nous étudions chaque classe d'objets sur des échantillons choisis. — Il ne s'agit donc que de retrouver des échantillons de l'homme et de la femme au XVIIIe siècle, et de les retrouver à tous les degrés de l'échelle sociale, c'est-à-dire de prendre les figures distinctes et principales, celles qui, par leur banalité ou leur relief, peuvent servir de moyenne ou de type : ici le prince du sang, le grand seigneur de cour, le prélat, le parlementaire, le financier et l'intendant; là le gentilhomme de campagne, le curé, l'employé, l'avocat et le marchand : plus loin le petit laboureur propriétaire, le métayer, l'artisan, et enfin le gueux demi-mendiant, demi-bandit. — Trois ou quatre exemples suffiront pour reconstituer chacune de ces figures; mais il faut qu'ils soient copieux et minutieux; tous les détails, tous les accessoires, tous les alentours sont requis. Car la vie d'un homme ne se compose pas seulement des évènements notables que racontent les mémoires ordinaires : elle est la série continue de toutes les sensations, pensées, sentiments, actions grandes et petites, qui ont rempli ses journées depuis sa naissance jusqu'à sa mort. — Ici encore il nous faut trouver des échantillons : entrons dans l'intimité de notre personnage, cherchons l'emploi circonstancié de toutes les heures d'une de ses journées et de tous les jours d'une de ses semaines. En plusieurs cas, l'on y parvient; alors seulement on le connaît, et l'on est en état de répondre aux

cinq ou six grandes questions qui se posent à son endroit et à l'endroit de sa classe. — D'abord qu'est-ce qu'il produit et qu'est-ce qu'il consomme? Pendant combien d'heures par jour, avec quelle intelligence et quelle application vaque-t-il à une œuvre utile ou inutile? Qu'est-ce qu'il mange et boit, comment est-il logé et vêtu, avec quel luxe ou quelles privations, et, en tout cas, avec quelle dépense? — En second lieu, quelle idée a-t-il de la famille et de la patrie? De quelle façon entend-il l'amour, le mariage, la paternité? Comment se figure-t-il l'État dans lequel il est compris, le gouvernement auquel il obéit, la hiérarchie sociale où il occupe une place? Quels sont les motifs et quelles sont les limites de sa confiance et de son dévouement, ou de sa résignation et de sa patience? — Enfin quelle notion précise ou vague se fait-il du beau, du bien et du juste, de l'ordre et du principe du monde? Comment envisage-t-il la mort et qu'est-ce qu'il craint ou espère par-delà le tombeau? — De ces sentiments principaux dérivent les autres; lorsque nous les avons constatés et définis, nous saisissons dans chaque groupe les volontés profondes qui poussent et dirigent les hommes; nous prévoyons avec certitude la ligne générale de leur conduite; par suite, nous comprenons la force et le sens du courant qui emporte la société tout entière. — Ainsi la monographie est le meilleur instrument de l'historien; il la plonge dans le passé comme une sonde et la retire chargée de spécimens

authentiques et complets. On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages; il n'y a qu'à les bien faire et à les bien interpréter.

V

Deux opérations de ce genre ont été entreprises par M. de Loménie, l'une, sur Beaumarchais, qu'il a conduite au terme, l'autre, sur les Mirabeau, qui, après vingt ans de travail, interrompue par la mort, reste suspendue au milieu de son cours. On ne vient à bout de pareilles tâches que par un effort très grand et très prolongé. La seule correspondance du bailli et du marquis de Mirabeau comprend quatre mille lettres, chacune de dix ou douze pages in-folio ; à n'y prendre que les passages qui traitent de choses générales, on en ferait plus de trente volumes. Ajoutez aux lettres intimes les imprimés de toute dimension et de toute espèce, non seulement les œuvres littéraires, économiques et politiques, mais encore les papiers d'affaires, projets, comptes, mémoires à l'appui, requêtes, factums et autres documents judiciaires. Beaumarchais, Mirabeau, le père de Mirabeau, ont plaidé pendant des années. Si l'historien veut distribuer équitablement l'éloge et le blâme, s'il est décidé à juger en conscience, il faut que, de ses propres mains, il dépouille tout le dossier, enquêtes et contre-enquêtes, répliques et dupliques, avec la compétence d'un homme de loi,

avec l'exactitude d'un comptable, avec les scrupules d'un arbitre. M. de Loménie avait ces scrupules. Il a instruit à nouveau les quatre grands procès de Beaumarchais; il a suivi dans le détail tous ceux des Mirabeau, les vicissitudes et les complications de leur guerre domestique, l'interminable duel du mari et de la femme, le conflit toujours renaissant du fils et du père ; pièces en mains, il fait l'office de rapporteur, et la solidité de ses preuves n'est égalée que par l'impartialité de ses conclusions. — Souvent, dans nos tribunaux, quand il s'agit de prononcer sur un litige technique, nous voyons des magistrats intègres différer leur arrêt, feuilleter des livres spéciaux, approfondir une question de théologie ou de chimie. Pareillement, avant d'apprécier une action ou un écrit, M. de Loménie se croyait astreint à de longues recherches collatérales. Pendant plusieurs mois, il abandonnait sa narration, il s'enfermait avec les feudistes ou les économistes, il étudiait le droit féodal, la tenure de la propriété, l'état des justices, la théorie des physiocrates, les plans de Turgot ; puis, comme toute question en suggère une autre, il passait de Quesnay à Bentham, de la morale physiocratique à la morale spiritualiste, de la vieille France à la France moderne. Sa curiosité se confondait avec sa probité. Quand on explore un pays nouveau, il est si naturel de regarder autour de soi ! Il faut apprendre tant de choses, pour savoir passablement quelque chose ! Ses recherches s'étendaient à l'infini, il s'oubliait, et, dans son dernier

ouvrage, il avait parfois de la peine à se reprendre. — Mais, en chemin, il faisait des trouvailles. En mainte occasion, ses documents, ses exposés sont justement ceux que nous demandions tout à l'heure; car ils jettent une vive lumière sur la situation, les mœurs et les sentiments de toute une classe. — Telle est sa description de la famille Caron, si lettrée, si vive et pourtant si disciplinée : au milieu du XVIIIe siècle, dans la bourgeoisie, l'autorité paternelle demeurait intacte ; cela faisait dans chaque maison un petit gouvernement naturel dont nous n'avons plus l'idée, car il était à la fois obéi et respecté. — Telle est sa peinture de l'ordre de Malte : l'institut chevaleresque et monastique, dégénérant faute d'emploi, était devenu un club d'oisifs mondains et gourmets ; pendant ses deux ans d'office, le général des galères était tenu de dépenser 140,000 francs en représentation, galas, bombance et table ouverte : tant de futailles de tels vins, tant de dames-jeannes de telles liqueurs ; les noms, qualités et quantités de tous les breuvages dont il devait arroser le gosier de ses convives étaient spécifiés d'avance et tout au long. — Il n'y a qu'à ramasser des phrases dans la correspondance et les ouvrages du marquis de Mirabeau pour apercevoir en raccourci les grandes plaies de l'ancien régime, le misérable état de l'agriculture, la souffrance, les jeûnes, l'accablement et la fureur sourde du paysan, l'inégalité, l'énormité , les persécutions de l'impôt royal, ecclésiastique et seigneurial, qui lui arrache

quatre-vingts francs sur cent de revenu net. — Et, d'autre part, un paquet de lettres nous montre le budget d'une famille aisée au sortir de la Terreur, un moulin à farine dans le salon, le dîner servi sur une table d'acajou sans nappe, pour menu deux pommes de terre et une assiette de haricots, la livre de viande à 28 francs, la livre de pain à 45 francs, la voie de bois à 1,400 francs ; « cette lettre que j'écris, « dit le correspondant, coûte au moins 100 francs, « y compris le papier, la plume, l'encre et l'huile de « la lampe. » — Dans ce vaste ensemble, les citations font corps avec le récit, les petits faits s'encadrent bien dans les réflexions générales ; les grandes masses de l'œuvre se relient et s'équilibrent. A cet égard, la biographie de Beaumarchais, la seule que l'auteur ait pu achever, me semble son chef-d'œuvre. L'ordonnance en est irréprochable, et il n'y a rien de plus varié. Affaires d'argent, de galanterie, de cœur et de famille, voyages en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, intrigues et duels, procès et pamphlets, tableaux de la vie privée et de la vie publique, exposés politiques, examens critiques, curiosités littéraires, on y trouve de tout, et sans longueurs ni lacunes. Incessamment Beaumarchais y prend la parole ; on l'entend, on le voit avec tout son cortège, père, sœurs, fille, amis, ennemis, contemporains de toute qualité et de tout emploi. Désormais, quiconque voudra le connaître devra recourir à M. de Loménie ; aux célèbres *Mémoires*, au *Mariage de Figaro*, son livre reste attaché comme

un commentaire indispensable. Je dirais presque que ce commentaire est définitif ; et certainement l'auteur n'aurait rien laissé à faire aux autres critiques, si, par discrétion, gravité, retenue, il n'avait pas atténué quelques traits de son personnage. Il a laissé un peu dans l'ombre le faiseur et le charlatan, le gamin et le polisson. Là-dessus un grand connaisseur de la créature humaine, Sainte-Beuve, a dit avec sa perspicacité ordinaire : « Chez Beau-« marchais, il y aura toujours un cabinet secret où « le public n'entrera pas. Au fond, il a pour dieux « Plutus et » un autre dieu, « ce dernier tenant une « grande place jusqu'à son dernier jour. » — Ce n'est point ici l'endroit pour étaler de pareilles tares. Notons seulement qu'avec beaucoup de talent, d'esprit, de courage et de bonté, chez cet homme si adroit et si brillant, si actif, si libéral et si gai, il y eut toujours trop de Chérubin et trop de Figaro.

VI

Il y a mieux, mais il y a pis chez Mirabeau ; M. de Loménie, écrivant ses deux biographies, ressemble à une honnête femme qui raconterait la vie de deux grandes coquettes. L'histoire lui devait un dédommagement et le lui donna en amenant sous ses yeux un modèle de droiture, de magnanimité et d'abnégation, un de ces hommes qui font honneur à l'homme, Jean-Antoine, chevalier de Mirabeau,

bailli de Malte. Il était bien de sa race, race féconde et terrible, en qui le cœur, l'esprit, l'imagination, la passion, la volonté, tous les ingrédients de la nature humaine étaient trop forts, où la précocité et l'excès étaient de règle, où tout d'abord le pêle-mêle des instincts animaux et des facultés supérieures éclatait en foudres parmi des fumées et des éclairs. Engagé à douze ans et demi dans la marine, « pendant les trois ou quatre années qui suivirent, « il ne passa pas, dit son frère, huit jours de l'an- « née hors de la prison, et, sitôt qu'il voyait le jour, « courait se perdre d'eau-de-vie et, de là, tomber « sur le corps de tout ce qu'il trouvait sur son che- « min, jusqu'à ce qu'on l'abattît et le portât en « prison. Mais avec cela il avait de l'honneur à « l'excès, et ses chefs, gens expérimentés, promet- « taient toujours à ma mère qu'il serait un jour « excellent. Cependant personne ne pouvait l'arrê- « ter, et *il s'arrêta tout à coup de lui-même.* » La raison lui était venue, et plus forte que le tempérament; il s'était donné une consigne, et désormais n'en dévia plus jusqu'au dernier jour, à travers les plus grands sacrifices d'argent, d'ambition et de cœur, toujours dévoué et toujours inflexible, ne trouvant à cela « d'autre mérite que celui qu'il « avait eu bien des fois en faisant son quart ou en « montant sa garde ». De la Guadeloupe, où il était gouverneur, il écrivait à son frère le marquis : « La menace de manquer ma fortune est la plus « petite qu'on puisse me faire. Je dois à Dieu et à

« mon nom d'être le plus honnête homme que je
« pourrai. Je dois à l'État mes sueurs, ma peine,
« mon sang, ma vie, pourvu qu'on ne me vexe pas
« dans mon honneur. J'ai trente-sept ans, dont j'ai
« servi vingt-cinq, et j'ai au moins vingt campa-
« gnes. Je pense avoir acquitté, autant que cela m'a
« été permis, ma dette envers l'État. Félicite-moi,
« cher frère, de ce qu'en butte ici à un amas de
« fripons ils n'osent m'accuser que d'avoir une mine
« trop froide ; je ne me refondrai pas pour eux.
« Quant au reproche d'être tranchant, je ne m'en
« effraye pas ; les hommes tranchants sont à l'État
« comme le couteau courbe est au membre gan-
« grené...Compte que l'homme en place dans un pays
« comme celui-ci fait bien du mal quand il ne sait
« pas se vaincre sur l'indulgence, et en évite fu-
« rieusement par une apparente sévérité. A l'égard
« de la Cour, je ne lui mâche pas ses vérités, je lui
« dis même ses propres fautes. Il m'importe peu de
« faire fortune, il m'importe peu d'être caressé, mais
« il m'importe beaucoup d'avoir dit vrai, d'avoir
« rempli ma tâche, d'avoir dévoilé l'iniquité, d'avoir
« combattu le vice, étant en place... L'on ne peut
« dire que j'ai des maîtresses qui me mènent : ma
« maison est comme une église ; on n'y voit entrer
« que des gens qui demandent et des officiers : je
« ne donne jamais audience aux femmes qu'en un
« lieu où, de la rue, les passants peuvent me voir
« sans m'entendre... Les pauvres savent que justice
« leur sera rendue sans acception de personnes,

« que ma porte leur est ouverte à toute heure... « que pas un de mes gens ne serait assez osé pour « empêcher le plus petit et le plus pauvre nègre de « venir me conter ses raisons... On sait aussi que « je ne veux pas de présents ni de bien mal acquis, « que je suis un vrai Melchisédech qui ne boit ni ne « joue, ni ne représente... et qui juge plus de pro- « cès qu'une sénéchaussée. Les affaires m'excèdent, « j'en ai déjà été malade une fois, et je ne sais si « je ne le serai pas encore. — Cependant il m'arrive « de temps en temps quelque petite consolation ; « j'ai eu hier celle de sauver la vie à un homme, j'ai « été assez heureux pour que ce misérable, con- « damné tout d'une voix à la mort, fût sauvé sur « mon plaidoyer. Dieu me fit l'insigne faveur de « remarquer une erreur dans les jours et les dates, « erreur dont personne ne s'était aperçu. Si tu « avais été juge, tu sentirais cette satisfaction qui « peut-être ne te paraîtra pas grand'chose et qui est « un des plus sensibles plaisirs que j'aie connus. » — Avec cette façon de prendre la vie, on est bien à l'aise à l'endroit des ministres, des commis et des maîtresses ; on n'a pas besoin de leur faveur, on dédaigne de leur complaire. « Je sais manger des « fèves, écrit-il encore, mais jamais adorer le vice « et l'encenser. »

Par-dessus les devoirs ordinaires, il s'en imposait d'autres plus étroits. La famille féodale, si l'on remonte à l'institution primitive, est une compagnie militaire où les grades sont distribués d'avance, où

le cadet doit à l'aîné l'obéissance d'un bon lieutenant, où l'aîné doit au cadet la protection d'un bon capitaine, où le cadet et l'aîné subordonnent chacun son intérêt propre à l'intérêt de la maison. C'est ainsi que les deux frères avaient compris leur office, et il est touchant de voir la façon dont le bailli remplit le sien : « Je me suis fait d'enfance, dit-il, à la « douce idée que tu devais avoir tout ce qu'il ne « me faut pas absolument pour vivre, parce que tu « es le chef de la race, parce que tu es chargé de « tout et qu'il est de mon devoir de contribuer et « non de m'approprier... Je ne suis rien par moi-« même, tu es le chef de famille, tu as une posté-« rité, tu es existant, je ne tiens qu'à toi et par toi « et les tiens : en un mot, je ne suis pour moi-même « que la chemise, tu es la peau. » — Ses intérêts privés ou publics, son bien, son revenu, son avancement, son mariage, son engagement religieux, il remet tout à la direction et à la discrétion de son frère. Il renonce à une femme digne de lui et il refuse d'être grand-maître de Malte, je ne dis pas sur un mot, mais sur un silence. Spectacle étrange que celui de ce vieil homme de guerre, haut de six pieds, tout blanc, d'aspect aussi majestueux que redoutable, avec son esprit si perçant, si judicieux et si frondeur, qui ne se fait pas illusion, qui voit les fautes de son frère, qui les répare, qui paye ses dettes, qui le nourrit et jusqu'au bout continue à prendre ses ordres, sans se départir un instant de sa déférence innée et de sa soumission de cœur!

— Résignation et renoncement, voilà sa réponse finale à l'énigme du monde. « Jean-Antoine qui a « jugé sur les fleurs de lys, qui a gouverné, obéi, « commandé, fait la guerre par terre et par mer, « été chef d'un Sénat, membre d'un autre... Jean- « Antoine a rêvé les deux tiers du songe de la vie ; « excepté la messe qu'il n'a pas dite encore, il a » fait de tout, et vu, comme feu Salomon, que tout « est vanité et tourment d'esprit. » — Tout est vanité, même la continuation de cette famille pour laquelle il a tant fait. « Notre race a eu son temps ; « elle finit, et qu'importe?... Qu'est-ce que perdre « un nom, et qu'est-ce qu'un nom à présent? Vois, « pour te guérir du tien, l'ignoble équilibre établi, « en attendant la culbute générale et prochaine et « l'éruption du volcan qui nous soulagera de trente « couches d'alluvions pétrifiées ; il s'est établi, cet « équilibre, et il doit être maintenu en Europe par « les écritoires qui ont à leurs ordres la poudre à « canon, l'imprimerie, l'irréligion et partant la sé- « dition. Non, les nations ne reviendront plus à « des mœurs fortes... Je te demande si dès lors la « noblesse a un beau rôle à jouer, s'il est gracieux « d'avoir des enfants pour les voir bafouer, s'ils « sont bons sujets, et réduits à ne rien être, sinon « valets de cour... C'est bien la peine de continuer « une race pour cela ou pour se trouver dans une « Révolution que la dissolution entière de tous les « ressorts amènera nécessairement! » — Parfois la haute vertu donne de vives lumières; dernier

survivant de l'ancien ordre féodal, c'est parce qu'il en représentait l'excellence qu'il en prévoyait l'écroulement.

Vous avez remarqué, Messieurs, son style aussi original que son caractère; celui du marquis de Mirabeau est pareil, encore plus familier, plus coloré, plus tranchant, plus osé, en dehors de la règle et de toute règle, « un style, dit il lui-même, fait « en écailles d'huître, si surchargé de différentes « couches d'idées qu'il aurait besoin d'une ponc- « tuation faite exprès pour le débrouiller, en sup- « posant qu'il en vaille la peine... moitié figures et « métaphores, farci de proverbes, de marotismes et « de mots forgés, sorte de jargon rustique » inégal, âpre, dru, plein de sève, qui, comme un fourré de fleurs et de broussailles, sort tout d'un coup « d'un « cœur chaud, riche et germinant » : partout des éclairs et des éclats d'imagination, des saillies et des trouvailles de génie, la vue directe des choses si répugnantes qu'elles soient, le sursaut imprévu de l'impression vraie, une brusquerie et un cynisme grandioses qui lèvent impétueusement tous les voiles; avec cela de la gaieté, de la bonhomie, une verve gaillarde et salée qui n'ôte rien à la dignité foncière, un badinage d'humoriste et de grand seigneur; par-dessus tout, l'intrépidité d'un esprit à qui sa pensée est personnelle, en qui la pensée crée la parole, qui invente sa forme littéraire comme sa conduite civile, qui, « cuirassé de ses cicatrices », marche seul, de tout son poids, à travers son siècle,

et pour qui les cris, les réclamations, les admonestations qu'il soulève sur son passage « sont, dit-il encore, comme des leçons de serinette à un éléphant ». Le contraste est frappant, si l'on observe autour de lui l'empire établi des convenances, la diction correcte et régulière, les images rares et banales, les tours, les transitions et les constructions qui semblent sortir du même moule, le vernis uniforme d'élégance obligatoire et apprise. Un pareil esprit appartient à un autre monde et à un autre âge; à travers Saint-Simon, il rejoint Montaigne. En effet les deux frères sont du XVIe siècle. — Préservée par l'isolement provincial et par la vie militaire, la race est demeurée intacte; le rouleau de la centralisation et des bienséances n'a pas passé sur elle pour l'aplanir ; elle a gardé toute la richesse originale, toutes les énergies primitives de la nature humaine et française. On voit ici des contemporains de Monluc, de Coligny, de d'Aubigné, de Sully, de Henri IV, des hommes grands, droits, forts, fiers, braves, qui se tiennent debout, envers et contre tous, dans toute l'ampleur de leur taille, avec toute la franchise de leur physionomie et de leurs gestes. L'espèce a été détruite par Richelieu et Louis XIV ; à ce prix, le grand ministre et le grand roi ont fait leur œuvre, et l'on peut louer l'œuvre; mais il faut savoir ce qu'elle nous a coûté.

VII

Des réflexions de ce genre occupaient souvent M. de Loménie; il s'en entretenait avec M. Ampère, M. de Tocqueville et M. Guizot. Les vues d'ensemble sont l'objet naturel des esprits élevés; elles sont aussi la récompense véritable de l'historien. Cette récompense suffisait à M. de Loménie ; il savait que ses ouvrages s'adressaient à un public restreint; mais il aimait mieux la considération que la gloire, et la popularité bruyante ne l'avait jamais tenté. — Plusieurs fois l'occasion avait frappé à sa porte pour l'appeler sur le grand théâtre où l'on ne manque jamais d'obtenir au moins les applaudissements d'un parti. En 1848, dans le désarroi universel, quand chacun, bon gré, mal gré, se trouvait lancé dans la vie militante, il était devenu directeur d'un journal : la politique quotidienne l'intéressait, il la traitait avec talent; ses opinions étaient faites : il ne tenait qu'à lui de rester en scène et en vue. avec tous les avantages d'un rôle public. Il aima mieux rentrer chez lui, dans le domaine supérieur que n'atteignent point les agitations du jour, parmi les morts illustres et les beaux livres. Déjà écrivain, il devint en outre professeur et, jusqu'à la fin, il ne vécut que de son travail. La littérature, qui est une compagne aimable, est une mauvaise nourrice, et M. de Loménie était trop consciencieux pour avoir

la facilité banale de l'improvisateur. Quel que fût son sujet, il l'étudiait jusqu'à s'épuiser; le matin de chaque leçon il avait la fièvre, et il faisait ainsi près de cent leçons par an. — Pendant treize ans à l'École polytechnique, pendant dix ans au Collège de France, il resta simple suppléant. Devenu titulaire, après quelques années d'un enseignement double, sa santé fléchit et il fut obligé de déposer la moitié de son fardeau. Dans les intervalles, il composait des articles étudiés et approfondis; il défendait contre les critiques Chateaubriand aussi déprécié après sa mort qu'il avait été adulé pendant sa vie; il louait le talent précoce, la générosité native, le repentir tardif de Barnave; il peignait la noble et sévère intelligence, le labeur opiniâtre, la vie pure, l'heureux intérieur de M. de Tocqueville. Vous l'aviez admis parmi vous, Messieurs; c'est le plus grand honneur que puisse obtenir un homme de lettres; quand il l'a reçu, il est obligé à de nouveaux efforts. Je le sens, et là-dessus l'exemple de M. de Loménie suffirait pour m'instruire. A travers tant d'occupations, il revenait toujours à ses Mirabeau. Il recherchait curieusement, en Italie et en France, les origines de la famille; il suivait, de génération en génération, l'empreinte héréditaire de la race; il montrait dans vingt figures distinctes la persistance, les variétés, les déviations, les mixtures du caractère primordial; il publiait cette lettre intime et terrible où, pour la première fois, la mère de Mirabeau est produite au jour. Déjà il faisait

entrevoir de loin Mirabeau lui-même ; des épisodes choisis servaient au peintre de préparations et d'esquisses, et, dans son cabinet d'étude, le grand portrait, très avancé, n'attendait plus que les dernières touches. — La mort s'est jetée à la traverse ; dans toutes nos entreprises, c'est elle qui est maîtresse de l'issue ; nous n'avons en propre que notre volonté de bien faire, et nous devons nous estimer heureux quand nous avons pu achever la moitié d'une œuvre utile ; alors l'œuvre dure et, avec elle, le souvenir de l'ouvrier. C'est le lot de M. de Loménie ; si l'on essayait de résumer son talent et sa vie avec l'exactitude qu'il pratiquait lui-même, on dirait en deux mots qui semblent faibles et qui sont forts : il a été honnête homme et bon historien.

DISCOURS

DE

M. J.-B. DUMAS

DISCOURS

DE

M. J.-B. DUMAS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EN RÉPONSE AU DISCOURS PRONONCÉ

PAR

M. TAINE

POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le 15 janvier 1880

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1880

DISCOURS

DE

M. J.-B. DUMAS

Monsieur,

Une étrange rencontre impose aujourd'hui à l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences le devoir hospitalier de vous ouvrir les portes de l'Académie française. Combien parmi nos confrères eussent été plus dignes de cet honneur et mieux préparés à louer les rares mérites qui vous désignaient depuis longtemps à leur choix, vous, l'un des maîtres de notre littérature! Les sujets familiers à leurs études : philosophie, histoire, langues anciennes ou modernes, critique, voyages, beaux-arts, n'ont-ils pas successivement occupé votre esprit encyclopédique? Comme si vous aviez voulu laisser

une trace de vos pas dans les diverses régions où se plaît l'intelligence humaine, étendant encore votre horizon, vous n'en avez même pas exclu celles qui appartiennent au pays de la science; vous les avez parcourues avec curiosité, vous assimilant les symboles, considérés comme du domaine réservé des savants.

Vous n'étiez pas dirigé, je le reconnais, vers ce culte des sciences, par une vocation particulière; vous n'aviez qu'un seul but. Voyant l'étude de la nature s'élever vers des formules chaque jour plus générales, vous aviez pensé qu'elle possédait un instrument universel applicable à la recherche de toutes les vérités, et c'est ainsi que la méthode scientifique, marquant de son empreinte la plupart de vos conceptions, en a déterminé les lignes magistrales; on dirait que vous aviez voulu d'avance motiver mon rôle dans cette séance, prouver que le hasard peut se montrer intelligent, et justifier son choix.

Vous n'avez jamais oublié cependant que, s'il appartient à la science qui procède de la raison de révéler les merveilles de la nature inanimée, il faut réserver à la poésie et à l'éloquence, qui émanent du cœur, le privilège de descendre dans les profondeurs de l'âme humaine, d'en faire partager les douces émotions, de peindre les passions qui la troublent; d'en vouer les bassesses au mépris et les crimes à l'indignation.

Ce qui éclate dans toutes vos productions, à côté

de vos sympathies pour les talents élevés et de votre respect pour la dignité humaine, c'est un savoir immense, un travail que rien ne décourage; une langue offrant tour à tour la chaleur de l'émotion, la clarté du bon sens, la libre allure de l'improvisation, la précision du géomètre et le trait du critique. Ces belles et grandes qualités littéraires et morales, réunion de la mémoire ornée de l'érudit, de la sagacité du philosophe et même de l'agrément du bel esprit, assurent un long avenir à vos œuvres. Né près de vastes forêts, vous avez conservé une indépendance de doctrine qui rappelle les procédés robustes d'un bûcheron des Ardennes, pénétrant, la hache à la main, à travers tous les fourrés, écrasant du pied ronces et broussailles, abattant ici le chêne trapu à la vaste ramure, ailleurs le sapin élancé à la flèche aiguë et cherchant à frayer de toutes parts des routes larges, droites et claires.

Dès vos débuts, Monsieur, votre première production faisait évènement. Une dissertation en règle devant l'aréopage de la Faculté des lettres, sur les fables de la Fontaine! Que dire de neuf sur un sujet si rebattu? Le texte n'était-il pas dans la mémoire de tous? La vie du philosophe aimable, du poète sans égal, avait-elle gardé quelque secret qu'il vous fût réservé de révéler? Vous l'aviez pensé, et dans cet ouvrage apparaissent, en effet, pour la première fois, la doctrine et le plan auxquels vous avez subordonné presque tous vos écrits. Votre

thèse se distingue ainsi de la monographie pleine d'intérêt que Walckenaër avait consacrée à la vie du grand fabuliste et de l'analyse délicate que M. Nisard avait donnée de ses immortelles fables, qu'il place, comme vous, au premier rang de l'œuvre poétique de la France.

Vous considérez la Fontaine comme le produit naturel et condensé de son pays, de sa race et de son époque. Pour justifier cette définition, vous décrivez avec un grand charme cette Champagne, sa patrie, où les montagnes sont collines et les bois bosquets, où de minces rivières serpentent entre des bouquets d'aune avec de gracieux sourires; contrée calme et tempérée où le soleil n'est pas terrible comme au Midi, ni la neige durable comme au Nord; où l'on se laisse vivre sans effort, « mangeant son bien avec son revenu et s'en allant comme l'on est venu. » L'homme, dites-vous, n'y est ni alourdi ni exalté, mais d'un esprit leste, juste, avisé, prompt à l'ironie. Pour produire un la Fontaine, ajoutez-vous enfin, il fallait la finesse, la sobriété, la gaieté, la malice, l'art et l'élégance du XVIIe siècle. Voilà votre système : le pays, la race, le moment, et la condensation de l'ensemble de leurs caractères dans un type choisi.

Si l'on ne se sent pas préparé à vous accorder qu'il ait suffi, pour produire un la Fontaine, de transplanter un Champenois d'élite près de Versailles au temps de Louis XIV, comme on est prêt à vous applaudir lorsque, après avoir classé méthodi-

quement son œuvre. soin auquel le bonhomme n'avait pas songé, vous vous écriez : « La Fontaine est notre Homère ! Hommes. dieux. animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps. tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois; les villageoises auprès des grandes dames. chacun dans sa condition. avec ses sentiments et son langage. Les personnages y sont généraux : le roi, le pauvre, l'ambitieux, l'avare, l'amoureux; les évènements y sont grands : la mort, la captivité. la ruine. Nulle part on n'y tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Nos enfants apprennent la Fontaine par cœur. comme ceux d'Athènes récitaient Homère. On rencontre rarement en France un grand écrivain qui soit populaire : ceux qui sont populaires ne sont point grands et ceux qui sont grands ne sont pas populaires; la Fontaine seul est à la fois populaire et grand. » Toutes ces pensées sont justes. bien senties, sainement exprimées; voilà déjà du vrai Taine.

On est moins convaincu. Monsieur, lorsque vous ajoutez en conclusion de cette remarquable étude : « L'homme est un animal d'espèce supérieure qui produit des philosophies et des poèmes, à peu près comme les vers à soie font leurs cocons et comme les abeilles font leur ruche. »

A peu près ! Mais chaque ver ne produit-il pas sa soie et chaque abeille son miel, esclaves nés d'un travail uniforme et chargés de fournir l'un et l'autre un produit toujours identique, dont les siècles

n'ont changé ni la nature ni même la quantité? N'abusons pas de la zoologie; elle nous mènerait loin! Ne persuadons pas au premier venu, — il serait assez brute pour nous prendre au mot, — que, s'il n'est ni un Platon ni un Homère, c'est qu'il ne l'a pas voulu, ayant été créé tout comme eux, pour produire des philosophies et des poèmes. Ne désapprenons pas au vulgaire le respect; quand il s'en va, hélas! tout s'en va. Montrons-lui au contraire toute la distance qui sépare le commun des hommes des élus de l'humanité; car il ne faut pas se lasser de le répéter, l'humanité a ses élus que la vertu, l'esprit de sacrifice, la bonté, le courage, le génie, le travail signalent pour lui servir d'exemple ou pour marcher à sa tête. Ah! si l'on se contentait de dire que chacun de nous possède à un degré parfois confus, quelquefois sublime, la notion de l'infini et le sentiment de l'idéal, on serait d'accord; mais les mots philosophies et poèmes, précisant des faits accomplis, vont plus loin et peuvent tromper. Si, du temps de Platon et d'Homère, le *Phédon* et l'*Iliade* étaient cachés dans chaque cerveau, pour les en tirer, il fallait quelque chose encore que peu de têtes grecques ont possédé; il fallait être Homère ou Platon.

Ne persuadons pas non plus à l'homme, prédestiné par son intelligence à s'élever d'âge en âge, qu'il ressemble au ver à soie et à l'abeille, condamnés par leur nature à l'immobilité.

Il y a quelques milliers d'années, arrêté sur les

bords de la mer, nu, armé de sa seule pensée, l'homme contemplait avec une curieuse audace cette immensité qui l'attirait et ce globe ardent de feu, sortant des flots le matin pour s'y replonger le soir, après avoir décrit sa courbe dans les cieux ; cependant le ver à soie dans son cocon et l'abeille dans sa ruche procédaient déjà machinalement à leurs monotones travaux. Aujourd'hui, vainqueur de l'Océan, l'homme, en se jouant, fait le tour de la Terre en quelques semaines et le cours du Soleil dévoilé obéit aux calculs de l'astronomie ; tandis que le ver à soie construit encore son étroite prison en balançant sa tête d'un mouvement automatique et que l'abeille façonne de la même cire la même cellule, en la même forme géométrique dont notre raison connaît la loi et dont son instinct ignorera toujours le secret.

Je m'arrête : vous m'accuseriez, Monsieur, de tomber dans cette philosophie littéraire que vous taxez non sans quelque dédain de rhétorique élégante et creuse, dans l'ouvrage que vous avez consacré aux opinions des *Philosophes classiques du* XIVe siècle ; je m'empresse de vous y suivre.

La philosophie est votre muse. Présente ou absente, elle donne un accent personnel à toutes vos compositions. Vous parlez sa langue familièrement, en intime, mais aussi en fidèle interprète. Vous savez donner un tour aisé à ses formules les plus abstraites, et, si quelqu'un de nos auteurs dra-

matiques songeait à transporter sur la scène les nouvelles théories philosophiques, comme Molière le fit avec autant d'agrément que de sûreté pour les vieilles doctrines de l'ancienne école, c'est dans vos écrits qu'il en trouverait les définitions traduites dans cette prose un peu brusque, mais limpide, qui convient à la conversation des gens du monde.

S'agit-il d'apprécier le talent et de définir le rôle de chacun des maîtres chargés, avec des tempéraments divers, de présider, il y a un demi-siècle, à la direction de la philosophie française, les difficultés s'évanouissent devant vous. Ce n'est pas en parlant de vos leçons que le plus spirituel de nos prédécesseurs aurait pu dire : Quand j'étais jeune, on m'apprenait la philosophie, et déjà je commençais à n'y rien comprendre! Votre analyse, nette et précise, démêle les points obscurs à travers les clartés de Laromiguière ; elle dissipe les nuages de Maine de Biran ; elle devient sympathique en face de Jouffroy pour se relever railleuse au moment de juger l'éclectisme. On peut se défier de votre point de vue, résister à vos conclusions; on n'en rend pas moins justice à votre critique entraînante, à vos loyales convictions.

Laromiguière manquait de profondeur; mais quel maître séduisant! « Sa conversation, dites-vous, avait un charme dont on ne pouvait se défendre, et ses leçons furent une conversation. Ses gestes étaient rares, son ton doux et mesuré, et, pendant que ses yeux s'éclairaient de la lumière de l'intelli-

gence, sa bouche, demi-souriante et parfois moqueuse, ajoutait les séductions de la grâce à l'ascendant de la vérité. Il était dans la philosophie comme l'honnête homme dans son salon ; il en faisait les honneurs avec un bon goût et une politesse exquise. » Ce portrait, qui n'a rien de flatté, je l'affirme, représente bien le professeur de philosophie français des temps modernes, tel que nous aimons à le rencontrer à la Sorbonne et au Collège de France, où la tradition ne s'en est pas perdue, et tel que vous l'auriez réalisé vous-même, l'auditoire d'élite qui nous entoure est prêt à l'attester, si la chaire publique vous eût conservé.

Maine de Biran avait plus de vigueur, mais il était si ténébreux que l'occasion n'est pas propice pour en citer quelques traits ; on le regrette, Monsieur, car vous êtes bien près du vrai comique, tout en restant philosophe exact, quand vous mettez en parallèle ses longues sentences trois fois nébuleuses et les courtes traductions aussi sincères que lucides que vous en donnez. Humboldt, dont vous rappeliez tout à l'heure l'agréable esquisse, et qui écrivait en français ses ouvrages préférés, prétendait que ses compatriotes ont deux manières d'être clairs, — le clair et le clair-obscur ; — la première, ils ne l'emploient jamais, la seconde toujours, ajoutait-il avec sa bonhomie malicieuse. Maine de Biran appartenait à cette école, et, si le clair-obscur n'eût pas existé, il l'aurait inventé.

Vous n'êtes pas séduit par l'éclectisme, et vous

considérez M. Cousin comme un modèle rare, dont le style s'appliquait mieux cependant à la discussion des vérités moyennes qu'à celle des hautes spéculations métaphysiques. « Les vérités moyennes, seules, peuvent être populaires, dites-vous ; seules, elles peuvent être traitées en beau langage ; seules, elles ouvrent une pleine carrière à l'orateur, parce qu'avec le devoir de convaincre, elles lui imposent l'obligation de toucher et de plaire. M. Cousin est un des maîtres en ce genre, et il a écrit telle page ample et grave qui semble du XVIIe siècle et qui n'est point une copie, qu'on peut relire dix fois, trouver toujours plus belle et qui donne une idée de la perfection. » Vous citez cette merveilleuse page sur la raison naturelle, et je me garderai de vous imiter. Après l'avoir lue ici, il faudrait se taire. Mais ceux qui la connaissent, pour cette fois du moins, ne seront pas de votre avis ; car elle leur a prouvé que M. Cousin était à la fois un grand écrivain et un métaphysicien consommé.

Parmi les philosophes français, vos penchants sont pour Condillac ; mais vous abordez Royer-Collard avec respect, comme si vous entendiez sa voix vibrante répéter cette sentence, qu'il considérait comme une vérité de tous les temps et de tous les pays : « La morale publique et privée, l'ordre des sociétés et le bonheur des individus, sont engagés dans le débat de la vraie et de la fausse philosophie. On ne fait pas au scepticisme sa part ; dès qu'il a

pénétré dans l'entendement, il l'envahit tout entier. Je ne déclame pas. » Quand vous déclarez, à votre tour, ce dont je vous remercie, que le scepticisme est usé aujourd'hui, ne vous rangez-vous pas à l'opinion de ce grand moraliste?

L'atelier philosophique de l'Allemagne, vous le comparez à quelque haut-fourneau fumeux, dans lequel les idées humaines abstraites, passées au feu, auraient bouillonné, se seraient fondues et auraient coulé, laissant sur le sol de l'usine des scories stériles et un métal figé. Faible ressource pour la direction morale de notre pauvre espèce! L'atelier philosophique de l'Angleterre emprunte ses matériaux aux sciences exactes, excluant tout, excepté l'intérêt, des arguments qu'il emploie pour justifier sa morale utilitaire. Base fragile pour le droit, pour la justice et le devoir! Dans l'atelier philosophique de la France, une école franchement spiritualiste, pleine de science, de tolérance et de modération, dont l'Institut s'honore de posséder les représentants les plus élevés, parmi lesquels, Monsieur, vous allez prendre place, suit avec confiance la route qui mène du fait à l'abstraction, de la sensation à la conscience et de la loi du devoir à la Providence : marche prudente, la seule qui convienne à des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes sur les raisons premières de toutes choses.

La philosophie ne redoute pas les extrêmes; il y a longtemps qu'on le sait. Aujourd'hui, on veut faire de la pensée une simple sécrétion du cerveau,

un produit chimique. Mais la chimie connaît ses limites, et ce n'est pas elle qui prétend les franchir. Autrefois, se jetant dans le mysticisme, on libérait la pensée de tout lien avec les organes qui en sont le siège. On exagérait. Aussi avez-vous analysé, sans les séparer, le rôle de l'intelligence qui gouverne et celui du corps qui sert d'instrument. Vos conclusions, résultat d'une longue investigation scientifique de la personnalité humaine, au terme de laquelle apparaissent sa cause et la cause de l'Univers, diffèrent peu de celles des plus humbles créatures, trouvant sans étude au fond de leur cœur la notion de l'âme et celle de Dieu, comme des axiomes qui ne sont pas susceptibles de démonstration et qui n'en ont pas besoin. Ces modestes disciples de la foi du charbonnier, cherchant à gagner le paradis par voie perpendiculaire, pendant que les docteurs disputent, comme le disait un de nos anciens géomètres, n'ont-ils pas raison? Les deux axiomes auxquelles ils se confient n'entraînent-ils pas avec eux cette notion de la liberté morale, du devoir, de la justice et de la responsabilité, qu'on n'a jamais pu faire sortir des théories fondées sur l'égoïsme? Fait pour vivre en société, l'homme, dont on se plaît à faire un animal; qu'on croit complimenter en l'appelant animal inventeur d'outils; mais que Goëthe, du moins, appelait un animal religieux, ne semble-t-il pas créé, en effet, pour avoir le sentiment du divin pris dans son sens le plus large? Si la face de nos premiers ancêtres s'est tour-

née vers le firmament dont ils ignoraient encore les profondeurs, comme vers une patrie perdue, les derniers de nos fils, après en avoir sondé les mystères accessibles, n'élèveront-ils pas, à leur tour, le front vers le ciel étoilé, comme vers une patrie retrouvée?

Quand des philosophes mal inspirés, assurément, considèrent le droit, la justice, la vertu, la charité, le dévouement à la patrie, comme autant de sentiments factices, nés de l'habitude de la vie en commun, de la nécessité de prévenir les discordes ou de défendre la société; vous voulez comme nous, Monsieur, écarter sans hésitation ces thèses de la jeunesse. Vous ne mettez pas le faux, le laid, le mal sur la même ligne que le vrai, le beau, le bien, et votre esprit élevé n'y voit pas seulement des expressions relatives à des conformations anatomiques du cerveau variant avec l'hérédité ou l'éducation, mais des expressions absolues, d'accord avec la raison universelle.

La philosophie m'a retenu longtemps, Monsieur, trop longtemps; mais que voulez-vous? On retrouve la philosophie dans tous vos ouvrages; tantôt elle en forme la trame, tantôt elle s'y insinue doucement, tantôt elle y éclate à l'improviste par une phrase ou même par un mot qui jette sur l'ensemble une lueur inattendue; qu'il s'agisse de Tite-Live, de l'Italie et des beaux-arts, des Pyrénées, des

mœurs de l'Angleterre ou de celles de Paris, de vos impressions personnelles ou de celles de M. Grain-d'Orge, la fibre philosophique vibre toujours en vous et maîtrise votre plume. On ne sort même ni de votre doctrine des milieux, ni de vos études philosophiques, lorsqu'on aborde votre *Histoire de la littérature anglaise*, qui a mis le sceau à votre réputation.

Vous remontez à l'origine de la langue saxonne; vous démêlez avec une sagacité patiente les effets de l'invasion normande et le résultat du mélange des deux idiomes; vous conduisez le lecteur jusqu'au temps présent. Vous ne vous êtes inspiré ni de Villemain dont la phrase savante et cadencée rappelle les brillants souvenirs de ses leçons de la Sorbonne, ni de M. Nisard dont l'exposition rapide, d'un goût si correct, laisse le lecteur de son *Histoire de la littérature française* sous l'impression charmante d'un commerce avec le bon sens animé par l'esprit. Passant de l'*Edda* et des premiers poèmes païens aux premières poésies chrétiennes, et de l'intervention de l'esprit français à la renaissance de l'esprit saxon, vous représentez la littérature anglaise comme un fruit naturel du pays, de la race et du moment. Ces circonstances, si bien caractérisées par M. Guizot, n'étaient pas toujours négligées de vos prédécesseurs; mais vous avez appris à leur accorder une attention plus sérieuse. Avez-vous laissé une part assez large à la liberté humaine? Des réserves auxquelles vous n'êtes pas demeuré

indifférent ont paru nécessaires. Sous cette restriction, avec quelle satisfaction ne puise-t-on pas à la source abondante d'informations précises et de jugements sains que nous offre votre *Histoire de la littérature anglaise!* Vous pénétrez d'un tact sûr le génie propre de tout écrivain : poète, auteur dramatique, philosophe, historien, économiste ou romancier, parlant de chacun d'eux la langue — usuelle, élevée ou technique, — en véritable initié.

La doctrine qui rattache l'homme physique à son œuvre intellectuelle vous conduit quelquefois à des conséquences dont il ne faudrait pas qu'on pût s'autoriser; car il y a là, Monsieur, tout un système de critique et même d'histoire trop favorable à l'improvisation moderne. Parmi les écrivains célèbres de l'Angleterre, il en est un, Pope, s'inspirant de notre propre littérature et luttant même avec la clarté française, qu'on eût aimé à voir apprécié plus favorablement par un lettré de notre pays. Vous apprenez à vos lecteurs que Pope était petit, chauve, contrefait, bossu : véritable avorton qu'on sortait du lit le matin comme un poupon, dont les jambes grêles exigeaient trois paires de bas pour prendre forme humaine et dont le corps avait besoin d'un corset pour se soutenir. Vous ajoutez qu'il mangeait trop, qu'il avait tous les appétits et tous les caprices d'un vieil enfant, d'un vieux malade, d'un vieil auteur et d'un vieux garçon. Triste portrait, démontrant, en tous cas, que l'esprit domine même la plus ingrate matière; portrait exagéré sans doute

par la malice des contemporains et qu'on se plaît à mettre en oubli, en songeant qu'à seize ans Pope livrait au public ses *Pastorales*, poésies d'une perfection achevée, et qu'il terminait une carrière bien remplie par son *Essai sur l'homme*, où il le caractérise en beaux vers, comme étant la gloire, le jouet et l'énigme du monde.

Pope était classique, à la manière de Boileau, mais il n'était pas l'ennemi du réalisme; seulement, il conseillait de choisir parmi les réalités. « Lisez et relisez Homère, disait-il; il y eut un moment où Virgile jeune, méditant une œuvre plus immortelle que Rome elle-même, dédaignait de puiser ailleurs qu'à la source directe de la nature; mais, tout bien examiné, il se trouva que la nature et Homère ce n'était qu'un. » Les imitateurs d'Homère ont pu tomber dans la platitude; mais les fanatiques de l'école naturaliste, renversant les termes et mettant le côté physique au-dessus du côté moral, ne prétendront-ils pas que, pour apprécier l'œuvre d'un homme, il faut entrer dans sa biographie intime, savoir s'il est né sur un sol calcaire ou granitique, s'informer si ses ancêtres et lui-même ont bu du vin, du cidre ou de la bière, mangé de la viande, du poisson ou des légumes, et fouiller jusqu'aux plus tristes détails les secrets de sa vie, passant ainsi d'une critique élevée et d'un système scientifique à une littérature facile, à une basse curiosité?

Comment! voilà une œuvre admirable! et, à côté

de l'idéal vers lequel elle nous transporte, il faudra toujours placer le souvenir des misères matérielles ou des vulgaires faiblesses de son auteur? Le pain qu'on sert sur nos tables en deviendrait-il donc plus savoureux, si on nous répétait à chaque bouchée : Vous savez! le blé dont il provient a poussé sur le fumier! On aime à manger son pain sans s'inquiéter de la source à laquelle les racines du blé empruntent leurs sucs; la lumière du soleil en dorant ses épis n'a-t-elle pas tout purifié par l'éclat de ses rayons? On aime à jouir des œuvres de la poésie, de l'éloquence et de l'art, sans s'inquiéter de l'enveloppe matérielle d'où elles émanent. Si le Nil, que nul autrefois n'avait vu faible et naissant, découvre enfin aux yeux du géographe ses sources, marécageuses peut-être je le veux bien, n'appelons pas le mépris sur le Nil et permettons qu'il garde, aux yeux du poète, la majesté de ce grand et divin fleuve qui, depuis l'origine des siècles, répand chaque année sur les plaines de l'Égypte la vie et la fertilité!

Le médecin ou le naturaliste peuvent rappeler à l'homme physique que ses nerfs sont des instruments de douleur et que son corps n'est que poussière, ils en ont le droit; mais la philosophie et l'éloquence doivent jeter leur voile de pourpre et d'or sur les aspects inférieurs de la vie; elles qui ont pour mission de fortifier le cœur de l'homme moral et d'élever son âme vers l'immortalité!

N'est-ce pas à ce point de vue que vous nous

présentez avec grâce et finesse Tennyson, le plus grand poète de son temps, sinon de son pays, aux yeux de ses admirateurs qui, l'ayant placé au-dessus de Byron, n'avaient pas craint de le rapprocher de Shakespeare? « Sans être pédant, dites-vous, il parle de Dieu et de l'âme noblement, tendrement; il n'est point révolté contre la société ni la vie ; on aime ses petites scènes rurales et ses riches peintures de paysage. Les dames sont charmées de ses portraits de femme; ils sont si exquis et si purs! Il a posé sur ces belles joues des rougeurs si délicates! Il a si bien peint l'expression changeante de ces yeux fiers et candides! Elles l'aiment, car elles sentent qu'il les aime. Bien plus, il les honore et monte par sa noblesse jusqu'au niveau de leur pureté. » On ne saurait mieux dire!

Tennyson, grâce à la beauté sereine de sa pensée, demeurera longtemps en Angleterre le poète du foyer domestique. Rien ne vieillit plus vite, au contraire, que ces œuvres désordonnées ou violentes, que le bon sens général répudie avec tristesse ou repousse avec dégoût.

Se souviendrait-on aujourd'hui, si vous ne les rappeliez, des satires poétiques de l'auteur de *Gulliver?* Il avait subi la pauvreté et traversé la domesticité comme Rousseau. Comme lui, il en était sorti rongé par l'envie et gonflé par l'orgueil. Mais Rousseau accordait du moins à l'homme sauvage toutes les vertus; la civilisation l'avait corrompu! Swift considère l'homme comme un être méchant

par nature et devenu pire par la culture sociale. Dans ses vers sinistres, où plus d'un de nos contemporains semble avoir trouvé des modèles, le beau se change en laid, la grandeur en petitesse, les nobles sentiments en vilaines spéculations. Dévoré de la frénésie de la destruction, au lieu de cacher le réel abject, il le dévoile ; au lieu de créer des illusions, il s'efforce de les dissiper toutes. Veut-il peindre l'aurore, il ne se place ni dans les plaines de l'Angleterre couvertes de blés ondoyants ou de vertes prairies, ni au milieu des montagnes et des lacs de l'Écosse dont les sommets se colorent ou dont les vapeurs s'élèvent aux premiers feux du soleil naissant, ni parmi ces îles enchantées de la Grèce sur lesquelles la déesse aux doigts de rose verse ses pleurs et fait éclore les fleurs odorantes. Non! c'est l'aurore à Londres, telle qu'on peut l'admirer à Paris en sortant d'un bal trop prolongé. Vous rappelez les vers irritants où il montre les balayeurs dans les rues, les recors aux aguets, le mouvement et les cris de la halle. S'il pleut, n'a-t-il pas à nous offrir, en outre, le spectacle des ruisseaux débordés, des chats morts, des feuilles de chou, des poissons pourris roulant pêle-mêle dans la fange? C'est la poésie traînée non seulement dans la boue, mais dans l'ordure. Il s'y roule, dites-vous, et il en éclablousse les passants. Nous voilà bien loin d'Homère et bien près de nous, hélas! Ce naturalisme furieux, qui ne demande pas au fossoyeur le secret de la vie, comme Hamlet, mais qui

le cherche dans l'égout; cet accent funèbre, où la haine de Swift contre toute noble vérité et contre toute beauté déborde en écume enfiellée, ne fit pas sa fortune et le conduisit à la démence; c'est là son excuse pour avoir écrit, il y a plus d'un siècle, des poésies qu'on croirait nées d'hier et sur lesquelles, malgré le génie de l'auteur, le temps, dans sa justice, a pour toujours jeté le manteau de l'oubli, que l'érudition seule écarte quelquefois et non sans répugnance.

L'influence du milieu, de la race et du moment dans l'origine ou le développement de la Révolution française, avait-elle été suffisamment appréciée? Vous en avez douté, Monsieur, et vous vous êtes décidé à recommencer son histoire.

On a beaucoup écrit sur ce grand évènement, et les modèles ne vous manquaient pas. M. Thiers, dans un ouvrage patriotique consacré à sa défense, avait exposé de la manière la plus vive et la plus entraînante les évènements de cette époque troublée; il avait peint en traits saisissants les hommes de tous les partis qui s'y étaient mêlés; commençant l'éducation pratique de la France moderne, il avait répandu sur les questions obscures de propriété, de finance, de législation, d'administration intérieure et de politique étrangère, les clartés d'un esprit capable de tout comprendre et celles d'un style propre, dans sa simplicité pénétrante, à faire briller le vrai de tout son éclat. Notre illustre doyen,

M. Mignet, à son tour, dans son résumé rapide, envisageant les mêmes évènements d'une manière plus philosophique et plus abstraite, condensant les faits et mettant les principes en pleine lumière, devenait aux yeux de l'Europe le défenseur légitime des doctrines que la Révolution avait fait prévaloir.

Vous n'avez pas voulu vous montrer, comme M. Thiers, peintre un peu indulgent des fautes, admirateur un peu partial du succès; vous n'avez pas cherché, comme M. Mignet, à exposer en théoricien la formule profonde à laquelle la France semble obéir depuis un siècle.

Sans parti pris, vous avez reproduit une photographie sincère de l'état de notre pays avant et pendant la Révolution. Les archives nationales, compulsées avec passion, ont mis sous vos yeux une multitude de documents propres à retracer, dans leur triste réalité, les incohérences, les faiblesses et les vices des classes dirigeantes préparant la chute de l'ancien régime; les passions, les aveuglements, les fureurs populaires s'élevant aux derniers excès pendant la période révolutionnaire. La photographie embellit rarement ses modèles. Vus à la loupe, l'ancien régime succombant à ses fautes et la Révolution s'égorgeant de ses propres mains n'offrent ni l'un ni l'autre un spectacle qu'on aime à contempler. Après vous avoir lu, on détourne les yeux de ce douloureux passé, en demandant au bon sens et à la fortune de la France les gages d'un

avenir plus sûr, fondé sur l'union des cœurs et sur l'amour désintéressé du pays.

Combien de tels sentiments seraient prompts à se répandre si tous ceux qui ont charge d'intérêts ou d'âmes employaient leur autorité avec l'impartialité dont vous donnez l'exemple! Vous vous montrez sévère envers les défaillances du trône, de la noblesse et du clergé pendant le XVIIIe siècle; mais vous n'en proclamez pas moins que si nos ancêtres ont sauvé la civilisation, au moment de la chute de l'empire romain, préservé nos provinces de la barbarie après la mort de Charlemagne et constitué peu à peu une France compacte, devançant toutes les nations par la sûreté de son administration, la grandeur de ses armes, l'éclat de son génie littéraire et la politesse de ses mœurs, c'est vers le clergé, la noblesse féodale et la royauté qu'il faut faire remonter la reconnaissance du pays. De même que si nous jouissons aujourd'hui du régime définitif de l'égalité civile et politique, c'est au Tiers-État qu'il faut en reporter l'honneur.

Vous signalez les bienfaits sans réticence; vous cherchez dans les conditions inhérentes à la nature humaine l'excuse des fautes. Renouant la tradition, vous considérez l'état de la France actuelle non comme le produit d'une génération spontanée, mais comme le résultat d'un travail lent d'évolution qui s'accomplit depuis quinze siècles, où chacune des catégories de la nation, jouant à son tour un rôle nécessaire, s'est acquis des droits au respect par

l'emploi patriotique de ses forces et, pour en avoir abusé dans une pensée égoïste, s'est fait un devoir de l'indulgence et de la résignation.

Tout en faisant leur part aux dogmes politiques de Rousseau, vous accusez la fausse philosophie qui avait séduit de son temps la noblesse, la magistrature, la finance et la bourgeoisie, d'avoir produit, devenant pratique, la révolte sociale des campagnes. Vous essayez même, préludant peut-être aux conclusions d'un ouvrage encore inachevé, de caractériser d'une manière nouvelle le rôle de la science dans ce grand cataclysme de toute autorité et de toute croyance où seul demeura debout cet ardent et noble patriotisme par lequel la France fut sauvée.

Vous avez raison. Les droits de l'homme, ses devoirs envers lui-même, envers la famille ou l'État, dérivent directement de la théorie de la création. Il y a toujours un créateur, qu'il s'appelle hasard ou sagesse; mais celui qui attribue tout au hasard ne reconnaît de droits que pour la force, de devoirs que pour la faiblesse; tandis que l'existence d'un plan suppose une justice éternelle que le faible peut invoquer et que le puissant doit craindre. C'est ainsi que M. Thiers, après avoir approfondi l'histoire des peuples et manié tous les ressorts par lesquels on conduit les hommes, se décidait à la fin de sa longue carrière à venir dans nos laboratoires, demandant à l'étude de la nature, à la théorie du globe, à celle de la vie, aux infiniment petits du microscope, aux infiniment grands de l'astronomie,

en un mot à la conception de l'univers, une solution que l'étude de la civilisation et celle de la politique lui avaient refusée. Ceux qui ne voyaient dans les nouveaux travaux de l'homme d'État, que l'innocente distraction d'un esprit fatigué des luttes de la vie publique se trompaient. M. Thiers interrogeait la science humaine en philosophe spiritualiste, comme M. Guizot s'était incliné en philosophe chrétien devant la révélation divine. Ils savaient l'un et l'autre que les grandes crises de l'histoire s'appuient non sur les succès de la force, mais sur la conquête des âmes, et se rattachent toujours à des changements de plan dans la manière dont l'humanité envisage l'origine du monde et sa propre origine.

Le rôle de la philosophie de la nature dans les évènements du siècle dernier a été considérable. Les écoles grecques croyaient déjà connaître la raison des choses; les poètes romains se regardaient, à leur tour, comme les interprètes de la création; Diderot et ses émules s'annonçaient aussi, en possesseurs de l'univers. Les découvertes dont les sciences se sont enrichies dans le cours de notre âge démontrent, cependant, qu'il n'appartient qu'à l'ignorance de considérer le livre de la sagesse comme nous ayant été révélé tout entier. La source de la vie et son essence nous demeurent inconnues. Nous n'avons pas saisi le lien mystérieux qui, joignant le corps à l'esprit, constitue l'unité de la personne humaine. Nous n'avons pas le droit de traiter l'homme comme un être abstrait, de dédaigner son

histoire et d'attribuer à la science des prétentions à la direction de l'axe moral du monde, que ses progrès n'autorisent pas.

Nous avons conquis la terre, il est vrai, mesuré la marche des planètes, soumis la mécanique céleste au calcul, constaté la nature des étoiles, percé la brume des nébuleuses et réglé même le mouvement désordonné des comètes; mais, par-delà les astres dont la lumière emploie des siècles à nous parvenir, il est encore des astres dont les rayons s'éteignent en chemin, et plus loin, toujours plus loin, sans cesse et sans terme, brillent dans des firmaments que le nôtre ne soupçonne pas des soleils que ne rencontreront pas nos regards, des mondes innombrables à jamais fermés pour nous. Après deux mille ans d'efforts, si nous atteignons enfin l'extrémité lointaine de notre univers, qui n'est qu'un point dans l'espace immense, nous sommes arrêtés, muets et pleins d'épouvante, au seuil de l'infini dont nous ne savons rien.

La nature de l'homme, son existence présente et future, sont des mystères impénétrables aux plus grands génies, comme au reste des humains, écrivait d'Alembert au plus haut de sa renommée; ce que nous savons est peu de chose, disait Laplace mourant, et ce fut la dernière parole de l'illustre rival de Newton. Ne vous étonnez pas, Monsieur, que ce soit la mienne sur ces graves sujets, et que je vous laisse le soin d'en préciser, vous-même, les rapports avec l'état social et politique du pays; ce sera le couron-

nement d'un ouvrage auquel s'attache une faveur que vos succès précédents avaient annoncée.

Après avoir félicité l'Académie, que vous venez fortifier par votre présence, et vous, Monsieur, qui, prenant place parmi vos pairs, allez vous trouver au milieu de confrères, séparés quelquefois par les opinions ou les souvenirs, toujours d'accord pour la défense du goût et le respect des talents, je vous remercie en leur nom des nobles paroles que vous avez consacrées à la vie de l'historien consciencieux auquel vous êtes appelé à succéder.

En parlant de votre prédécesseur, notre digne et regretté confrère, M. de Loménie, vous ne sortiez pas du sujet qui vous occupe tout entier en ce moment, l'histoire de la Révolution française. *Beaumarchais et son temps*, et *les Mirabeau*, ont pour toujours uni sa mémoire à celle de ces deux personnages extraordinaires, dont l'un, abusant de son esprit, préludait à la transformation politique de notre pays, et dont l'autre, malgré son génie, fut impuissant à la retenir sur la pente où il l'avait lancée.

Les petits écrits d'*Un Homme de Rien*, d'une touche si loyale et si juste, montrant combien M. de Loménie aimait à s'arrêter sur des modèles qu'il lui était permis de louer et d'admirer même, n'avaient pas préparé à le voir choisir comme œuvres capitales de sa vie la biographie de ces deux héros; car Beaumarchais ne brillait guère par le sens mo-

ral, et la mémoire de Mirabeau pâlit devant la juste réprobation attachée à la corruption. Mais, sous une apparence réservée, M. de Loménie cachait les impressions très vives d'une âme d'artiste, et leur influence brisait quelquefois les entraves volontaires qu'il s'était imposées par ses habitudes d'érudit. Dans ces deux dernières occasions, l'originalité des caractères, l'imprévu des incidents, le choc des intérêts, la véhémence des passions, la largeur des cadres, l'avaient entraîné.

M. de Loménie s'était identifié avec ses deux héros : troublé de leurs fautes, chagrin de leurs désordres, remué par les grands intérêts qui s'agitaient autour d'eux, il voulait tout voir, tout connaître, reconstituer leur vie avec tous ses incidents et les amener à une confession complète, en se plaçant sincèrement dans la perspective de l'époque et du milieu.

Combien il vous était facile de louer votre sympathique prédécesseur ! N'avait-il pas préparé aux historiens futurs ces monographies étudiées que vous considérez comme les types sur lesquels on doit s'appuyer pour embrasser, en les généralisant, une époque ou un pays ? Dans son respect pour la vérité, poussant jusqu'à l'excès le scrupule littéraire, M. de Loménie, prévenant vos désirs, n'avait rien écrit qui n'eût été l'objet d'une longue méditation. Choisissant attentivement son point de vue, attendant que son esprit fût préparé à traiter son sujet, n'improvisant jamais, il se souciait peu de la

forme, certain que l'on énonce toujours clairement ce qu'on a bien conçu et qu'un style qui n'est chargé de rien déguiser n'a qu'à se laisser porter par la pensée. C'est ainsi que, vivant réellement par l'imagination vers la fin du XVIIIe siècle, au milieu d'un monde dont il s'était assimilé les mœurs, les habitudes d'esprit, les passions, les intérêts et les vues politiques, il a pu juger en contemporain Beaumarchais et Mirabeau, tout en mettant à profit des documents que leur époque ignorait et que la nôtre possède. Il a peint ses modèles avec les couleurs de leur temps éclairées par les lumières du nôtre.

M. de Loménie laisse au milieu de nous le souvenir le plus affectueux; attentif à toutes les discussions, il les terminait souvent par le mot juste, sans prétention toutefois et avec le sentiment de réserve qu'inspirent l'habitude de la réflexion et la recherche patiente de la vérité. Sa physionomie calme et modeste, reflet sincère d'une âme droite et d'un cœur pur, traduisait bien ses longs et fidèles dévouements aux plus illustres amitiés; elle ne laissait deviner ni ces convictions politiques inflexibles, ni ce courage héréditaire du soldat, dont il donna tant de preuves lorsque, mêlé aux élèves de l'École Polytechnique, il combattait avec eux pendant le siège de Paris; ne les quittant que pour monter dans sa chaire au Collège de France. Mais, dans les derniers temps de son séjour au milieu de nous, l'observateur le moins attentif reconnaissait dans son attitude recueillie cet état de l'âme d'un homme qui sent la vie lui échap-

per et qui, en règle avec les intérêts du présent et de l'avenir, attend l'évènement avec confiance pour lui-même, s'occupant tout entier à consoler les douleurs qu'une inévitable séparation allait faire éclater au milieu des siens.

Il fallait tout quitter : une situation affermie enfin après un long stage supporté sans impatience et subi sans murmure; une famille chère aux lettres françaises que deux Académies réclament; des fils, fiers du double héritage d'honneur accumulé sur leurs jeunes têtes, dont les succès l'eussent rempli de joie; une compagne accoutumée au respect des œuvres de l'esprit, l'honneur et le charme de son foyer; il fallait tout quitter, et M. de Loménie, épuisé par de longs travaux, dont le cœur paternel avait déjà subi une de ces douleurs que le temps n'adoucit pas, se tint prêt à rejoindre l'enfant qu'il avait perdu.

Élevé dans les sentiments religieux naturels à ses ancêtres qui, pendant plusieurs siècles, avaient fourni des prêtres à l'Église, et s'y montrant fidèle, il a vu venir sa dernière heure, sans trouble, avec le calme du chrétien, sûr qu'un monde meilleur réunirait autour de lui tout ce qu'il avait aimé sur cette terre, laissant cette espérance avec le souvenir de ses vertus et de ses œuvres pour suprême consolation, à ceux dont le séparait cette fin cruelle et prématurée, grande tristesse pour l'Académie et grand deuil pour les siens.

En nous séparant de M. de Loménie, répétons les

paroles dont un de nos plus éminents confrères saluait si dignement son entrée à l'Académie : « Il avait touché à toutes les grandes figures de son temps ; il n'en avait insulté aucune ! Il s'était assis à tous les foyers célèbres de l'époque ; il n'avait laissé nulle part la trace d'une perfidie ou d'une trahison ! Il n'avait cherché la popularité ni dans le scandale, ni dans l'agression, ni dans le commérage ! Fin avec bonhomie, spirituel sans méchanceté, juste et vrai avec courtoisie, pas un de ses modèles qui ne fût prêt à lui tendre la main et qu'il n'eût le droit de regarder en face ! »

A force de probité, M. de Loménie avait élevé l'art du biographe à la hauteur d'une magistrature ; puisse-t-il, pour l'honneur des lettres françaises, faire école et rencontrer beaucoup d'imitateurs !

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 9180.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

LA MISE DE BLOCQUEVILLE

LE MARÉCHAL DAVOUT

PRINCE D'ECKMÜHL

RACONTÉ PAR LES SIENS ET PAR LUI-MÊME

I. — ANNÉES DE JEUNESSE

1 volume in-8°, orné d'un portrait. . . . . 7 fr. 50

II. — ANNÉES DE COMMANDEMENT

1 volume in-8°, orné d'un portrait. . . . . 7 fr. 50

III. — RUSSIE ET HAMBOURG

1 volume in-8°, orné d'un portrait. . . . . 7 fr. 50

LE

MARÉCHAL DE FABERT

ÉTUDE HISTORIQUE

D'APRÈS SES LETTRES ET DES PIÈCES INÉDITES

TIRÉES DE LA
BIBLIOTHÈQUE ET DES ARCHIVES NATIONALES, DES ARCHIVES DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES, DU DÉPOT DE LA GUERRE ET AUTRES

PAR J. BOURELLY

CHEF D'ÉTAT-MAJOR, DIRECTEUR DES ÉTUDES A L'ÉCOLE SPÉCIALE
MILITAIRE DE SAINT-CYR

2 volumes in-8°. Le tome Ier est en vente. . . . . 7 fr. 50

LE CONNÉTABLE DE LUYNES

LA VALTELINE — MONTAUBAN

PAR B. ZELLER

1 volume in-8°. . . . . 6 fr.

LE CARDINAL DE RETZ

ET

L'AFFAIRE DU CHAPEAU

PAR M. R. CHANTELAUZE

Ouvrage qui a obtenu le Grand Prix Gobert, de l'Académie française

2 volumes in-8°, ornés d'un portrait fac-similé . . . . . 16 fr.

LE CARDINAL DE RETZ

ET

SES MISSIONS DIPLOMATIQUES A ROME

PAR LE MÊME

Ouvrage couronné par l'Académie française, Grand Prix Gobert

1 volume in-8°. . . . . 8 fr.

HUGUES DE LIONNE

SES AMBASSADES EN ITALIE

PAR J. VALFREY

1 volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

LORD PALMERSTON

SA CORRESPONDANCE INTIME

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE DE 1830 A 1865

TRADUITE DE L'ANGLAIS

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE INTRODUCTION ET D'UN APPENDICE

PAR M. AUG. CRAVEN

2 forts volumes in-8°, ornés d'un portrait. . . . . 16 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE

AU XIXe SIÈCLE

TRADITIONALISME ET ULTRAMONTANISME

PAR M. FERRAZ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE LYON

1 volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

LA VIE MUNICIPALE

AU XVe SIÈCLE

DANS LE NORD DE LA FRANCE

PAR LE BARON A. DE CALONNE

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

1 volume in-8°. . . . . 7 fr.

LETTRES DE LA BARONNE DE GERANDO

SUIVIES DE

FRAGMENTS D'UN JOURNAL ÉCRIT PAR ELLE DE 1800 A 1804

ET PUBLIÉS

PAR SON FILS LE BARON DE GERANDO

1 volume in-12. . . . . 4 fr,

HISTOIRE D'OTTAR JARL

PIRATE NORVÉGIEN, CONQUÉRANT DU PAYS DE BRAY EN NORMANDIE

ET DE SA DESCENDANCE

PAR LE COMTE DE GOBINEAU

1 volume in-12 . . . . . 4 fr.

ÉTUDES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

PAR AUG. COCHIN

ET PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR LE DUC DE BROGLIE

1 volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

University of British Columbia Library

DUE DATE

FORM 310

620578

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Discours de MM. Henri Martin et Xavier Marmier (13 novembre 1879). 1 fr.
Discours de M. Mézières en réponse à celui de M. Ernest Renan (3 avril 1879). 50 c.
Discours de MM. Victorien Sardou et Charles Blanc (23 mai 1878). . . 1 fr.
Discours de MM. Gaston Boissier et Ernest Legouvé (21 décembre 1876). 1 fr.
Discours de MM. Charles Blanc et Camille Rousset (30 novembre 1876). 1 fr.
Discours de MM. Jules Simon et le baron de Viel-Castel (22 juin 1876). 1 fr.
Discours de MM. J.-B. Dumas et Saint-René Taillandier (1er juin 1876). 1 fr.
Discours de MM. John Lemoinne et Cuvillier-Fleury (2 mars 1876). . 1 fr.
Discours de MM. Caro et Camille Rousset (11 Mars 1875) . . . . . 1 fr.
Discours de MM. Alexandre Dumas fils et d'Haussonville (11 fév. 1875) 1 fr.
Discours de MM. Mézières et Camille Rousset (17 décembre 1874). In-8° 1 fr.
Discours de MM. Saint-René Taillandier et Nisard (22 janv. 1874). In-8°. 1 fr.
Discours de MM. de Loménie et Jules Sandeau (8 janvier 1874) In-8°. . 1 fr.
Discours de MM. le baron de Viel-Castel et X. Marmier (27 nov. 1873). 1 fr.
Discours de MM. Littré et de Champagny (5 juin 1873). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. le duc d'Aumale et Cuvillier-Fleury (3 avril 1873).. 1 fr.
Discours de MM. Rousset et d'Haussonville (2 mai 1872). In-8°.. . . . . 1 fr.
Discours de MM. Duvergier de Hauranne et Cuvill.-Fleury (29 fév. 1872) 1 fr.
Discours de MM. X. Marmier et Cuvillier-Fleury (7 décembre 1871). In-8°. 1 fr.
Discours de MM. J. Janin et C. Doucet (9 novembre 1871). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. Barbier et Sylvestre de Sacy (17 mai 1870). In-8°. . . 1 fr.
Discours de MM. d'Haussonville et St-Marc Girardin (13 mars 1870). 1 fr.
Discours de MM. de Champagny et Sylvestre de Sacy (10 mars 1870). 1 fr.
Discours de MM. Autran et Cuvillier-Fleury (8 avril 1869). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. Claude Bernard et Patin (27 mai 1869). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. J. Favre et Ch. de Rémusat (28 avril 1868). In-8°. . . . 1 fr.
Discours de MM. l'abbé Gratry et Vitet (26 mars 1868). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. Cuvillier-Fleury et D. Nisard (11 avril 1867). In-8°. . 1 fr.
Discours de M. Guizot en réponse à celui de M. Prévost-Paradol (8 mars 1866). 50 c.
Discours de MM. C. Doucet et J. Sandeau (22 février 1866). In-8° . . . . 1 fr.
Discours de MM. Dufaure et Patin (7 avril 1864). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. le comte de Carné et Viennet (4 février 1864). In-8° . . 1 fr.
Discours de MM. le prince de Broglie et St-Marc Girardin (26 fév. 1863) 1 fr
Discours de M. Guizot en réponse à celui de M. Lacordaire (24 janvier 1861).. 50 c.
Discours de MM. J. Sandeau et Vitet (26 mai 1859). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. de Laprade et Vitet (17 mars 1859). In-8° . . . . . 1 fr.
Discours de MM. le Comte de Falloux et Brifaut (26 mars 1857). In-8 fr.
Discours de MM. Biot et Guizot (5 février 1857). In-8°. . . . . 1 fr.
Discours de MM. le duc de Broglie et D. Nisard (3 avril 1856). In-8°. . . 1 fr.
Discours de MM. Ernest Legouvé et Flourens (28 février 1856). In-8°. . 1 fr.
Discours de MM. Sylvestre de Sacy et de Salvandy (28 juin 1855). in-8°. 1 fr.
Discours de MM. Berryer et de Salvandy (22 février 1855). In-8°. . . . . 1 fr.

Discours de MM. Villemain et Guizot à l'Académie française (séance annuelle du 25 août 1859). In-8°. . . . . 1 fr.
Éloge de M. Horace Vernet, par M. Beulé, prononcé à l'Académie des Beaux-Arts, le 3 octobre 1863. In-8°. . . . . 1 fr.
Éloge de M. Hippolyte Flandrin, par M. Beulé, prononcé à l'Académie des Beaux-Arts, le 19 novembre 1864 . . . . . 1 fr.
Éloge de M. Meyerbeer, par M. Beulé, prononcé à l'Académie des Beaux-Arts, le 28 octobre 1865. In-8° . . . . . 1 fr
Notice historique sur la vie et les travaux de M. Victor Cousin, par M. Mignet (séance du 16 janvier 1869). In-8°. . . . . 1 fr

Paris. — Typ. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 9180.

UNIVERSITY OF
3 9424 02